



# CONCOURS D'ÉCRITURE de la ville de Senlis

**Thème 2022-2023 :**  
**SUR LE FIL**

Remise des textes jusqu'au 20 janvier 2023  
Règlement et inscription sur [www.ville-senlis.fr/concours-ecriture](http://www.ville-senlis.fr/concours-ecriture)



Ville de Senlis - 0103 - juillet 2022 - Crédits : compta@ville-senlis.fr • Service Communication



LIBRAIRIE  
SAINT-PIERRE  
Senlis

ROYAUMONT  
athlisme & badminton

OFFICE  
du Tourisme  
Senlis



VILLES  
& PAYS  
D'ART &  
D'HISTOIRE

Ville de  
**Senlis**  
[www.ville-senlis.fr](http://www.ville-senlis.fr)



LE GÉANT  
DES BEAUX-ARTS



OFFICE  
DE TOURISME  
CHATEAU-SENIS



TOP  
OFFICE

Sucré

# CONCOURS D'ÉCRITURE



**ARTICLE 1 :**

Ce concours se déroule du **lundi 19 septembre 2022** au **vendredi 20 janvier 2023**.

Il est ouvert aux collégiens, aux lycéens et aux adultes du territoire français. Une seule participation par personne est acceptée.

**Le thème est : Sur le fil...**

**ARTICLE 2 :**

Ecrire un texte (lettre, nouvelle, poésie) ou dessiner une BD qui répondront obligatoirement aux contraintes suivantes :

1) Donner un titre qui ne soit pas celui du thème du concours

2) Intégrer dans le texte à l'endroit que vous souhaitez : **Sur le fil...**

Insérer, souligner et **mettre en gras obligatoirement au moins trois des mots suivants** : pipistrelle, bigoudi, lueur, emberlificoter, Oups !, paperade.

Le mot paperade n'étant pas un mot du dictionnaire de la langue française, à vous de lui inventer un sens et de l'inclure dans votre écrit sans donner de définition. Le sens du mot doit se comprendre d'après la phrase ou d'après l'ensemble de votre texte.

3) Pour les textes : présentation de 2 pages A4 maximum, dactylographiées, police Times New Roman 12 pts (voir modèle sur site internet)

4) Pour les BD : présentation sur 1 page A3

**ARTICLE 3 :**

• **Pour les adultes et les jeunes non scolarisés à Senlis** : le formulaire d'inscription est à compléter et le texte

à déposer, entre le 19 septembre 2022 et le 20 janvier 2023, sur le site de la ville de Senlis [www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023](http://www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023).

**Aucun envoi papier ne sera accepté\***. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et le texte peut être envoyé ultérieurement, au plus tard le **20 janvier 2023**.

• **Pour les jeunes scolarisés à Senlis :**

o Option numérique : le formulaire d'inscription est à compléter sur le site de la ville de Senlis [www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023](http://www.ville-senlis.fr/Culture-Sport-Loisirs/Culture/Evenements-culturels/Concours-d-ecriture/Concours-d-ecriture-2022-2023) et le texte à déposer au CDI de votre établissement (par mail ou sur clé USB) entre le **19 septembre 2022** et le **20 janvier 2023**. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et l'envoi du texte se faire plus tard.

o Option papier : le formulaire d'inscription est à récupérer et à rendre au CDI de votre établissement, à partir du 19 septembre 2022. Le texte final sera également à déposer au CDI au plus tard le **20 janvier 2023**. L'inscription peut se faire dès l'ouverture du concours et l'envoi du texte se faire plus tard.

**ARTICLE 4 :**

Les résultats seront proclamés le **vendredi 24 mars 2023 à 19h**, salle de l'Obélisque, route de Creil. Tous les participants y sont invités.

*\* Si vous avez besoin d'aide pour déposer votre inscription et votre texte sur le site, n'hésitez pas à contacter la médiathèque de Senlis :*

• au 03 44 32 04 03

• ou par mail sur [concoursdecriture@ville-senlis.fr](mailto:concoursdecriture@ville-senlis.fr)

Concours d'écriture de la ville de Senlis – Médiathèque municipale  
1, rue Bellon – 61311 Senlis



# CATÉGORIE ADULTES

P. 1 à 2	1er Prix
P. 3 à 4	2ème Prix
P. 5 à 8	3èmes Prix
P. 9 à 16	Prix Spéciaux
P. 17 à 39	Finalistes
P. 40	1er Prix BD
P. 41	2ème Prix BD

---

## SOMMAIRE





# Savoir jouer du bistanclaque pour mieux apprendre à rêver

Assise devant le métier, très perplexe, très motivée... Trame, chaîne, lisse et ourdi, navette et tutti quanti ; rien de tissé ! Je m'étais donné de la peine, pas d'entrelacs, pas de dentelle, juste de l'embrouillamini. J'avais passé des coups de fil, je n'étais pas plus avancée, sans doute parce que les filaments avaient cessé d'étinceler dans l'éclairage modernisé.

J'avais un fil à la patte, pas vraiment un fil doré, mais plutôt un fil de rets, très envie de le délier sans pour autant me défiler. S'il avait été de soie, je l'aurais peut-être gardé...

Au bord du lac, pull enfilé, le fil de l'eau m'a fait rêver, très fort, autant que si j'avais pêché, le fil irisé plombé. Mais il n'est pas le fil à plomb, aucune verticalité, il penche, il oblique, il se couche au risque incertain de couler. Si la truite s'en approche, elle fera de beaux filets. Vite, vite, la cuisinière, le fil à couper le beurre pour cuire la truite meunière.

La meunière aussi a rêvé, regardé les ailes géantes au fil du vent tournoyer. Elle voudrait tellement s'envoler. Elle voudrait aller danser ! Elle suit des yeux le funambule, le fildéfériste impatient qui, s'il trébuche et se rattrape, pendra lamentablement comme du linge qu'on étend sur le fil rouillé du jardin. Pipistrelle ou oiseau moqueur ? à vous de le désigner. Il recommencera c'est sûr, afin de pouvoir saluer.

Faut pas de faux pas quand on danse, sinon le collant va filer. Mais le tutu est là, par chance, il ne s'est pas défilé, il a caché les jambes blanches au regard de l'assistance. Le tulle a bien résisté. C'est le Tulle de la résistance où le fil en corde a muté, coupant net le fil de la vie de ceux qui osaient s'opposer. Leur vie ne tenait qu'à un fil, se résumait à slalomer parmi les mines, se faufiler dans les traboules, faire des navettes pour renseigner des réseaux - pas de fils, mais de héros très engagés. Des héros sans le vouloir, sans le savoir, par hasard, qui hantent les lieux de mémoire, des lieux où le fil de l'Histoire nous est sans répit déroulé, où l'Histoire nous est contée, mais la seule chose qui compte c'est ceux dont les jours sont comptés. C'est là où l'on perçoit le mieux le fil du temps qui passe et repasse et pourtant, pour le temps, pas de fer à repasser, rien qui lisse, tout reste en rugosité.

Alors, j'ai pris le fil de faire, c'est mieux que les fils barbelés, c'est mieux que de défiler au son des tambours et trompettes quand les filets de voix sont si bien étouffés, quand les filets de voies sont les ruelles où se cachent les menacés.

J'ai tout relu, de page en page, où sont les pages ? Je ne vois que les chevaliers, blessés par le fil de l'épée, transpercés par le fer de lance, au fond des douves noyés. J'ai même aperçu les rétiaires périr emberlificotés dans leurs filets. J'ai vu la longue file indienne des poilus dans les tranchées. Sur le fil du rasoir souvent ils ont hésité, mais pourquoi se trancher les veines ? d'autres allaient bien s'en charger ! En attendant la victoire, ils filaient du mauvais coton.

Jamais de fil de suture dans la poche de Madelon. On leur promettait la gloire, c'était cousu de fil blanc, blanc comme le drapeau qui flotte au dessus des filets de sang. Pas de gratin, pas de paperade, c'était du rata qui chauffait pendant qu'ils restaient dans les rangs. Passaient au dessus-des lignes (ennemies le plus souvent) pas des grues, pas des cigognes, de simples pigeons voyageurs, accomplissant leur besogne, portant cachés sous leurs ailes de drôles de petits bigoudis.

Rêver, rêver, rêver encore, rêver c'est vivre autrement. J'ai imaginé la princesse au profil de guêpe ou la fée, créer avec sa quenouille un fil de laine à bobiner. Fil de bâti ou fil à fil, c'est la fée qui va décider. Peut-être sera-t-il en pelote lorsqu'il sera entremêlé avec le fil d'or ou d'argent que l'argue aura tréfilé pour fabriquer le lamé dont les princesses sont parées. Est-ce lui qui crée la lueur dans le regard des enfants ? J'ai rêvé comme la meunière, l'artiste ou le rescapé, j'ai suivi les fils de la toile que l'araignée avait tissée, j'ai repris le fil à la patte, celui que j'avais délié et je l'ai noué en ruban autour des fragments d'histoire. Il faut les relier serrés, pour ne pas en perdre le fil si on veut les bien raconter ou bien les détricoter. C'est mieux que d'enfiler des perles ou de filer à l'anglaise, j'espère que vous en conviendrez.

Cependant ne perdez jamais le précieux fil de vos pensées. Il saura vous illuminer puisqu'il paraît que certains jours d'aucuns pourraient rendre infidèle le fil de l'électricité.

## Hélène KLÔPFER POINARD 1er Prix - Catégorie Adultes

# Des couteaux dans la nuit

Thiers (Puy-de-Dôme), 24 juin 1964. Aujourd'hui, au beau milieu de la semaine, les boutiques ont tiré leur volet. Les ateliers sont déserts, seuls quelques cafés sont ouverts. En cette ville au destin scellé par les croisés rapportant d'Orient le secret de la cémentation des lames d'acier, les couteliers fêtent Jean-Baptiste, leur saint patron.

Bientôt, la messe va être célébrée en l'église Saint-Genès. La nef va s'emplier des couteliers montés de la vallée de la Durole ou descendus des monts du Forez. Ce matin, quatre hommes de la manufacture de Ste-Agathe ont conduit en procession la statue de St-Jean-Baptiste, en garde depuis l'année dernière. Après la messe, quatre hommes, des Ateliers de la Monnerie cette fois, installeront la statue dans leur fabrique. Une année durant, elle veillera sur les couteliers et leurs familles. Puis, les festivités laïques s'ouvriront : un banquet sera servi au Corps de Garde. Après les vêpres, on dansera tard dans la nuit.

Mais, à minuit, à l'heure où la ripaille aura perdu de son éclat avant de précipiter bientôt les rémouleurs dans leur lit, les couteaux vont quitter la flanelle ou le satin de leurs écrins, désertier les râteliers des vitrines et s'assembler dans l'usine désaffectée de Peschadoires. Alors débutera, comme chaque année depuis des temps immémoriaux, la nuit des couteaux.

C'est un spectacle toujours étonnant de voir les couteaux et leurs cousins, les coutelas, les canifs, les grattoirs, les ciseaux descendre les rues escarpées de la vieille cité bâtie à flanc de montagne. L'inexpérience de tous, petits et grands, se mesure à chaque pas et les chutes sont nombreuses. Certains s'en sortent mieux : les ciseaux, par exemple, qui filent à grandes enjambées. D'autres, comme les couteaux de chasse ou les poignards progressent par petits sauts, avec de fréquents arrêts. Quant aux serpettes de maraîcher, avec leur lame à grande pointe, leurs bonds sont si épuisants qu'ils requièrent un arrêt à chaque fois. Les plus handicapés cependant restent les couteaux à beurre, dépourvus de pointe et condamnés à se traîner sur le sol.

Les couteaux à beurre ! Ils arrivent chaque année les derniers dans cette forge aux enclumes muettes et aux cages vides, celles où jadis tournaient les chiens pour actionner les soufflets, effrayant les pipistrelles. Les derniers ? Non, il y aura sûrement derrière eux le monstrueux couteau à cent lames, n'en pouvant plus de fatigue, ou alors l'une des dagues qui arrivera précipitamment, presque sur le fil... L'air pas très net, encore maculée d'un peu de sang frais – il y a toujours un compte à régler quelque part... Enfin, chacun est là, le couteau d'honneur, cette année un très beau couteau de scout, au manche de cuir avec un talon en aluminium, à la lame d'acier gravée d'un sujet patriotique, prend la parole :

« Mes amis, nous voici réunis comme tous nos aïeux qui nous ont précédés depuis l'époque lointaine des croisades. Notre nuit sera courte, vous savez combien il est difficile de parvenir jusqu'ici. Et, qu'à peine arrivés, il nous faut rejoindre nos vitrines afin d'espérer remplir bientôt l'office pour lequel nous avons été forgés. Je dois cependant vous entretenir d'un problème qui met en péril le devenir même de notre corporation. La plus grave des questions jamais rencontrées, je vous demanderai de la trancher. »

À ce mot, l'assemblée frémit. Allez-t-on encore débattre des souffrances inutiles infligées aux condamnés à mort par la faute de couperets mal affûtés ? Le bruit courait que, d'année en année, le fil des lames s'émoissait. Et, de retour dans les boutiques, faudrait-il encore subir le persiflage des fourchettes, façonnées, elles, par des orfèvres et non par de simples couteliers ? C'était pourtant deux produits de couteliers qui avaient mis fin à la carrière de l'orfèvre Coutarel : le poignard de l'ouvrier Lambert et le scalpel du médecin légiste !

Enfin, le roi des couteaux, fiché avec gravité sur un billot face à l'assemblée, arrive à obtenir le silence.

« Frères, d'armes et autres, c'est une triste nouvelle qu'il me faut vous apporter. L'un de nos plus fiers représentants, celui qui a servi la main de Vatel, de Brillat-Savarin – l'inventeur de la paperade – et de tant d'autres héros de la gastronomie française, le grand couteau de cuisine n'est pas là. Le moins que l'on puisse dire est qu'il a été retenu, victime d'une liaison. »

Une liaison ? Oups ! L'assemblée frémit de plus belle. Il n'était sûrement pas dans la nature des couteaux de se lier ! D'ailleurs, si fier et si tranchant soit-il, qui voudrait du grand couteau de cuisine ? De nos jours, personne ne veut plus vivre au milieu des odeurs ni travailler selon des horaires impossibles, au service de petits chefs prétentieux ou, pire, de gâte-sauce qui n'hésitent pas à vous utiliser pour racler la boue de leurs chaussures. Quand ce n'est pas pour revisser quelque babiole déglinguée.

« Un peu de silence reprit le « couteau d'honneur ». Je comprends votre émoi, l'heure est grave. Car si nous tolérons cette liaison, d'autres parmi vous – son regard se tournant vers les ciseaux et les grattoirs – pourraient suivre ce mauvais exemple. Aussi ai-je décidé d'exclure les grands couteaux de cuisine de notre confrérie »...

Voici bientôt 60 ans que cette histoire s'est déroulée, simple prélude aux événements malheureux qui suivirent. Peu à peu, de nombreux couteliers de Thiers fermèrent leurs ateliers, puis leurs boutiques. Parmi eux, certains quittèrent l'Auvergne pour rejoindre la Normandie. Les temps avaient changé, le malheur des uns faisant le bonheur des autres. Un bonheur à la mode, un bonheur branché. Un engouement pour une invention dont on se serait bien passé ! Né dans l'opprobre, avec un fil à la patte, le couteau électrique avait commencé d'emplir les urgences des hôpitaux le dimanche matin.

Charles MASURE  
2ème Prix - Catégorie Adultes

# Un temps suspendu

Silence total sur le paysage dévasté. Le rugissement de soufflerie en furie s'est éteint d'un coup, pluie et vent ont cessé de rivaliser de puissance. La tempête est morte. Aussi vite qu'elle est née. Sensation désagréable d'oreilles bouchées, je n'entends que le battement monotone du tam tam de mon coeur. Je suis trempé mais vivant. L'anfractuosité de rocher sous laquelle je me suis réfugié m'a servi de bouclier. Je veux rejoindre le village, les autres là-bas. Je tente de trouver un passage à travers les décombres de toutes sortes pour gagner la route qui descend vers la vallée. Ce n'est plus une route, c'est un torrent de boue, coulée de lave, liquide, brune, froide. Je fais demi-tour en passant par ce qui fut mon jardin. Et c'est là que je le vois.

Perch  sur le fil à linge, absurdement intact dans ce décor d'apocalypse, il semble tétanisé. Son minuscule poitrail roux m'indique que c'est un rouge-gorge. Légère flamme de vie dans le chaos de mon univers familial. J'aperçois les poteaux électriques pli s en deux dans l'enchevêtrement de leurs fils. Tout emberlificotés, aurait dit Léonie ma grand-mère. Elle aimait ce mot qu'elle savourait comme un bonbon quand elle annonçait que les brins de laine de son canevas étaient tout emberlificotés. Mamie, si tu voyais l'état de ton domaine !

Pins, sapins, mélèzes forment à terre un mikado géant auquel nul n'a envie de jouer. La maison s'est effondrée tel un animal blessé qui se serait couché sur le côté pour mourir. Mon regard s'accroche à l'oiseau, à cette boule de vie qui ne bouge pas, ne s'envole pas quand je passe tout près. Quelques pas plus loin, je me retourne.  tait-il un leurre de mon imagination? Non, il est toujours là. Je l'aperçois encore depuis le bout de carreau cassé de la fenêtre de ma cuisine. Plus justement de ce qui était ma cuisine.

Je ne peux rester dans ces ruines, tout menace le dernier écroulement. Je trie parmi les gravats, récupère des objets intacts, une chaise, une couverture humide, des éléments de vaisselle, de quoi survivre. La maison est  ventr e mais la grange en pierres massives, plus ancienne, plus basse, a tenu bon. Elle en a vu d'autres depuis plus d'un siècle. Je vais m'y accrocher comme le rouge-gorge s'accroche au fil intact de la corde à linge. J'emporte aussi la photographie grand format en noir et blanc de mes grands-parents, Léonie et Marcel, en habits du dimanche encadrant un enfant en pantalon court et chemise blanche ornée d'un nœud, moi à 5 ans.

Juste avant la tombée de la nuit, je finis d'aménager mon nouvel espace. Pas d'électricité, pas d'allumettes, pas de torche. Je m'allonge sur un lit improvisé. Je cherche en vain du regard sous les poutres de la charpente du toit les pipistrelles qui ont élu domicile dans cette grange, bien avant moi, en passant par le trou creusé par mon grand-père dans le haut de la porte. Vaine quête. Se sont-elles enfuies ? Sont-elles mortes ? Se sont-elles blotties ailleurs terrifi es ? J'aimerais qu'elles me fassent signe, qu'elles s'éveillent, s'envolent en papillonnant marauder des insectes et reviennent se suspendre au-dessus de ma tête en rangs serrés. Besoin de présence. Où le rouge-gorge passe-t-il sa nuit ? Sera-t-il encore là demain ?

Une lueur laiteuse éclaire la lucarne de la grange quand je rouvre les yeux. Quelle heure est-il ? Je n'ai pas de montre. Le jour est gris du carnage de la veille. Je tente à nouveau une sortie vers le village. Je dois très vite renoncer. A l'aller je n'ai pas vu le rouge-gorge. Au retour il est perch  sur son fil comme la veille. Merci ! Nous nous saluons silencieusement. Du moins je lui adresse un signe de la tête, comme à un voisin qui ne me serait pas encore assez familier pour que je lui tiennne conversation. Je songe au Salut à l'oiseau de Jacques Prévert : Je te salue oiseau de la tendresse, oiseau des premières caresses...

Je n'ai sauvé aucun livre de ma bibliothèque. Les trombes d'eau tombant de la crevasse du toit ont dilué, effacé les vers de mes poèmes préférés. Je les cherche dans ma mémoire, en recompose des bribes. A la fin de sa vie, durant ses nuits d'insomnie, ma grand-mère se récitait Le loup et l'agneau ou Le li vre et la tortue de La Fontaine au milieu des Notre Père ou Je vous salue Marie de sa jeunesse catholique. Je n'ai aucun dieu à prier. Je n'ai que des mots à ressusciter.



Parfois des craquements strient le silence de la forêt décimée. Un arbre exhale son dernier soupir ? Un autre tente de se redresser ? Un autre exprime sa souffrance ? Qu'est devenu le sapin sur lequel nous suspendions les décorations de Noël avant qu'il ne devienne trop grand ? L'air de ce mois d'octobre est une chaude éponge humide qui s'essore avec lenteur. Des filets d'eau courent en désordre sur la terre labourée comme après le passage d'une bande de sangliers. Des mottes gluantes se collent à mes chaussures. Je songe à de la polenta mal diluée. Je songe avec regret au gratin de pommes de terre d'Arsène, au gratin d'aubergines de Léonie, à eux deux qui m'ont élevé avec leur rigueur cévenole et leur amour sans limite.

Je me nourris par petites becquées pour économiser mes provisions. Des boîtes de conserve qui ont failli me coûter la vie. J'étais en train de les extraire du placard de feu la cuisine quand une poutre en souffrance a fini de se rompre. Oups ! Juste eu le réflexe de plonger sur le côté, les bras chargés de boîtes que je n'ai pas lâchées. Les bêtes sauvages risquent aussi leur vie pour se nourrir, ai-je pensé. Mon ami rouge-gorge trouve-t-il des baies et des graines à manger ? Pourvu qu'il ne devienne pas la proie d'un animal en chasse, d'un rapace. Je suis si impuissant à le protéger. J'ai entendu l'autre nuit le cri d'une bête, un chat errant, un renard ? Les pipistrelles ne sont pas revenues à moins qu'elles ne rentrent et sortent à mon insu. Elles sont si petites.

Besoin d'échanges, de paperades. Encore un mot que je tiens de ma grand-mère. V'là encore nos vieux qui paperadent au soleil sur la place, annonçait-elle à ses clientes tout en enroulant leurs cheveux gris, blancs ou teintés de mauve sur des bigoudis de couleur. Nos vieux, c'étaient les hommes, enfin ce qu'il en restait car nombre de femmes du village étaient veuves. Ma grand-mère mettait à leur service ses talents d'ex-coiffeuse. Gratuitement. Pour le plaisir de faire plaisir. Quand je sortirai d'ici j'irai poser un bouquet de roses sur sa tombe ou sur ce qu'il en reste. Geste que j'ai trop souvent oublié de faire. Moi qui, depuis bientôt trois ans, depuis mon divorce et mon abrupt changement de vie, me suis ré-installé dans ce qui a été pendant 65 ans sa maison, celle de son mari mort bien avant elle et la mienne dans mon enfance et mon adolescence.

Sur le cageot qui me sert de table, je pose des cailloux pour compter les jours. J'en suis à quatre. Quatre jours depuis le passage de la tempête. Y a-t-il eu des morts au village ? Que sont devenus Fernand, Mariette, Andrée et Tony ? Comment la vie reprend-elle ? Dans la matinée, un hélicoptère a survolé à basse altitude le sommet de la colline voisine. Le rouge-gorge s'est envolé en entendant le raffut de son moteur. Moi, je me suis jeté hors de la grange, sautant et criant, les bras levés vers le ciel. Je crois qu'ils m'ont vu. Mais impossible de se poser parmi les arbres brisés. Ils reviendront, ils trouveront comment me sauver. Ai-je tant envie de partir vers je ne sais quel avenir ? Dans ma bulle de solitude, en tête à tête avec mon rouge-gorge, malgré ma soif de paroles, je crois que je glissais enfin vers une forme de sérénité.

Régine PAQUET  
3ème Prix Ex aequo - Catégorie Adultes

# Germaine, funambule et nocturne

C'est le silence qui l'a réveillée. Ou plutôt l'absence de bruit.

Elle est assise, toute raide dans son lit. Des filets de sueur s'infiltrent dans les plis de son front, glissent le long des rides du lion, celles du chagrin et de l'amertume, et viennent lui piquer les yeux. Elle secoue la tête, pour chasser les mauvais rêves. Pour revenir à la vraie vie. Ses bigoudis tout emberlificotés, signe qu'elle a encore eu un sommeil agité, s'entrechoquent sur son crâne douloureux. Son bras la démange. A la lueur de sa lampe de chevet, elle compte quatre... cinq petites boursouflures rouges. Un moustique ! De plus en plus alarmée, elle écoute. Rien. Pas le moindre cri. Pas le moindre bruissement d'aile. L'air est immobile. Vide. Menaçant.

Germaine soulève les édredons, les couvertures, le lourd drap de lin aux broderies usées, empoigne ses cuisses qu'elle pousse hors du lit, et enfile ses mules avachies. Elle se traîne, le plus hâtivement possible, vers la fenêtre ouverte. Nuit d'encre, qu'elle scrute. Elle s'inquiète. Mais où sont-elles ? Où sont-elles mes pipistrelles ? Elles devraient tournoyer en piaillant devant sa chambre, se régaland d'insectes volants et bourdonnants. Barrant la route aux moustiques assoiffés du sang sucré de Germaine. Elle se gratte. Le bras, d'abord. Puis la tête... mais que leur est-il arrivé ? Qu'est-il arrivé à ces minuscules chauves-souris qui chaque nuit bercent de leurs grincements si caractéristiques les insomnies de Germaine ? Elle veut en avoir le cœur net.

Elle serre fort la ceinture de son peignoir, autrefois rose bonbon, sous ses seins autrefois magnifiques. Et entreprend la montée périlleuse du petit escalier raide et branlant qui mène au grenier, gros berlingot claudiquant de marche en marche.

La voilà sous les combles, une bougie à la main, fantôme lugubre et tremblotant.

Entre les deux plus hautes poutres, flotte le fil d'entraînement tendu par Antoine, il y a longtemps. Très longtemps. Du temps où, jeunes, beaux, et célèbres, ils s'aimaient dans les airs, glissant et virevoltant à 20 m au-dessus du sol, sous les yeux émerveillés de leur public, si petit vu d'en haut. Avant. Avant la chute. Mortelle pour Antoine. Cruelle pour Germaine.

Là, sur le fil maudit, pendent les pipistrelles, la tête en bas, bien alignées, telle une armée de petits vampires au repos.

Le cœur de Germaine se met à débloquer, s'arrête, s'enfièvre, résonne dans les rais de lumière du jour naissant. Il se passe quelque chose. Quelque chose de pas normal. Elles ne devraient pas dormir. Elle devraient être dehors, pour chasser et s'amuser. Les chauves-souris dorment le jour, pas la nuit !

Elle veut comprendre Germaine. Elle veut aider ses pipistrelles, les protéger, leur redonner le goût de vivre et de sortir la nuit. Elle souffle sur la flamme de sa bougie, adosse une vieille caisse contre un pilier de bois, et s'y assied, péniblement. Son genou droit ne répond plus. Sa cheville gauche ne la porte plus. Depuis. Depuis la chute.

Germaine s'est un peu assoupie. Le soleil s'est levé, et fuse à travers les nombreux orifices de la toiture, chorégraphe de millions de grains de poussière qui ondoient comme des lucioles.

Soudain un croassement terrible. Germaine sursaute. Les pipistrelles s'affolent, décollent, tourbillonnent, se cognent, se blessent, tentent de s'échapper. Puis le silence à nouveau. Un silence de mort. Quelques petites bêtes gisent à terre. Les autres, hébétées, volètent à la recherche d'un abri, ou se sont enfui, et divaguent au-dessus des arbres, hagardes, aveuglées par la lumière assassine de cette belle matinée d'été.

« Fichu pigeon ! »

Germaine vocifère, le poing tendu vers l'oiseau qui la nargue de ses gros yeux globuleux du haut de son fil.

“Descends de là. C'est mon fil. C'est leur fil. Ce n'est pas le tien. Fous-leur la paix. Fiche le camp, tu m'entends ?”

Elle est furieuse Germaine. C'est lui, c'est cet horrible volatile la cause de tous ses malheurs. C'est lui qui a foncé en piqué sur Antoine alors qu'ils répétaient, enlacés, un nouveau pas de danse en équilibre. Lui qui a causé la paperade fatale, tant redoutée par tous les funambules. L'attention se relâche, la cheville vrille, et c'est le faux-pas assuré.

C'est lui le responsable de la chute tragique.

Et si ce n'est lui, c'est quelqu'un des siens.

La rage la revigore. Elle ne s'est jamais sentie aussi vivante. Elle attrape le vieux parapluie rouge et jaune, et le brandit au-dessus de sa tête, pour faire fuir l'animal. Qui ne bronche pas.

Alors, lentement, calmement, Germaine agrippe l'échelle de corde accrochée à la charpente, et, pour la première fois depuis dix ans, gravit les échelons de bois, le parapluie d'Antoine coincé dans sa ceinture. Comment avant. Avant l'horreur. Comme si elle n'avait jamais cessé de monter là-haut, pour rejoindre son amoureux.

Elle n'a pas peur, elle n'a pas mal. Elle veut juste y arriver, et chasser l'intrus. L'assassin d'Antoine.

Juchée sur la plate forme, elle retrouve tous les gestes d'avant. Elle jette son peignoir, redevenu éclatant et vaporeux, dévoilant son costume scintillant qui moule avantageusement ses formes parfaites. Elle ouvre le parapluie d'un mouvement un peu théâtral, sa mule droite effleure le fil, suivie de sa mule gauche, et la voilà partie, légère, aérienne, comme avant.

Le parapluie pointé tel une épée, le bras gauche déployé pour garder l'équilibre, elle progresse, menaçante, vers le pigeon, D'artagnan vengeur pourchassant l'ennemi. L'ennemi roucoule un "Oups" dubitatif, recule, et finit par s'enfuir par là où il était entré, une brèche dans le mur de cette maison laissée à l'abandon depuis la chute.

Germaine rejoint la plateforme opposée. Haletante, victorieuse et chamboulée. Elle a réussi. Elle est remontée. Elle a marché sur le fil. Comme avant. Et elle a vengé Antoine.

A bout de souffle, elle s'affale sur le petit ponton de bois, qui tremble un peu sous son poids. Sa chemise de nuit en satin jaunie est remontée sur ses cuisses. Elle s'en fiche. Elle attend. Elle les attend.

Alors, petit à petit, dans un chuintement d'ailes, elles reviennent, une à une. Elles posent leurs petites pattes sur le fil, tout près de Germaine, et basculent en arrière vers un sommeil réparateur, la tête en bas, à l'abri du parapluie rouge et jaune, protégées du soleil au zénith et du pigeon terrifique.

Germaine les imite. Elle s'assied sur le fil et bascule à son tour, retenue par ses genoux. Elle se balance, cul par dessus tête, en cochon pendu.

Je ne suis pas un cochon dit-elle. Je suis une pipistrelle. Et elle s'endort.

## Dominique ARMAND-SCHAAR

### 3ème Prix Ex aequo - Catégorie Adultes



# La complainte de l'araignée

« Ah ce que j'aimerais devenir un oiseau  
À moi la liberté, vivre en trois dimensions  
Toiser les fourmis, les regarder d'en haut  
Danser dans le soleil et ses premiers rayons  
Migrer vers d'autres cieux, quand je veux, quand il faut  
Nourrir mes oisillons et siffler mes chansons.

Mais moi je suis une araignée  
Ici-bas je suis condamnée  
À vivre sur le fil de soie Que je tisse avec précaution  
Toujours me demandant pourquoi  
Il est pour moi une prison

Ah ce que j'aimerais être un beau papillon  
Des ailes colorées, symboles de beauté  
Une métamorphose, une transformation  
Vers une vie gracile - tel un instant volé -  
Fait de volupté, d'éphémère passion  
De fleurs et de nectar, et d'un peu de danger.

Mais moi je suis une araignée  
Malgré moi je suis condamnée  
À vivre sur le fil de soie  
Qui est ma seule réputation  
Tous les enfants ont peur de moi  
Comprenez-vous ma frustration ?

Ah ce que j'aimerais être un simple escargot  
Jouir de l'existence, sans précipitation  
Mon chemin devant moi, ma maison sur le dos  
Savoir se contenter de ce proche horizon  
D'herbe et de quelques feuilles et d'un petit peu d'eau  
Être la modestie et sa définition.

Mais moi je suis une araignée  
Et voilà, je suis condamnée  
À régner sur le fil de soie  
Que j'ai tissé de mes huit pattes  
Et puis à attendre mes proies  
En y jouant les acrobates.

Ah ce que j'aimerais être un de ces castors  
Créer des bâtiments quasiment sans effort  
Exister dans l'idée du travail accompli  
Admirer le beau geste et le réaliser  
Et partager cet esprit en communauté  
C'est ce que j'appelle une vie épanouie

Mais moi je suis une araignée  
Toujours je reste condamnée  
Recluse sur le fil de soie  
Que je tisse mois après mois  
Qui est détruit d'un coup de pied  
Et qui n'est jamais terminé »

\*\*\*\*

À quelques centimètres était un moucheron  
Il écoutait les plaintes de notre araignée  
Et ne put s'empêcher, contre toute raison  
Entre rage et colère, de soudain déclamer :

« Eh, là, de l'araignée, il faudrait arrêter  
Ces élucubrations et imbécilités  
Tu crois pouvoir te plaindre, plains-moi donc à ta place  
Je volais doucement sans embêter personne  
Me voilà dans la toile beaucoup trop efficace  
Dedans la soie collante d'une araignée bougonne  
Tu crois que j'ai voulu m'emberlificoter  
Que c'était le destin que j'avais espéré  
Quelle lueur d'espoir crois-tu donc qu'il me reste  
Alors que je transpire à chacun de tes gestes  
Tu ne vis sur le fil que littéralement  
Je crois qu'il serait temps de relativiser :  
Parmi les animaux que tu viens de citer  
J'en connais plus d'un qui, juste en te regardant  
Enviraient la vie que tu mènes dans ta toile  
Et qu'ils ne peuvent avoir dans ce monde brutal. »

L'araignée s'approcha du petit moucheron  
« Oups ! J'aurais dû me taire » se disait-il alors  
« Elle arrive sur moi, il ne reste plus donc  
Qu'à dire une prière en attendant mon sort. »  
L'araignée vint en face du moucheron fougueux  
Et puis le regarda de ses quatre paires d'yeux :

« Crois-tu qu'une leçon soit une solution ?  
Tu n'as pas tout de faux dans tes déclarations,  
Mais tu n'as pas non plus complètement raison  
Si certains peuvent envier ma situation  
Ils restent pourtant là : mon cafard, mon bourdon  
Et ne s'en iront pas du fait de ton sermon  
Oui, je vis sur le fil, celui des émotions  
De mes joies bien trop rares et des pleurs à foison  
Serais-je donc en tort lorsque je me morfonds ?  
Ajoutant à ma peine son interdiction  
Je te laisse un instant faire ta réflexion  
Mais reste donc ici, j'ai besoin d'un gueuleton... »

\*\*\*\*

Que d'incompréhension, que d'incompréhension  
Lorsqu'aucun des deux n'a ici tort ou raison  
Quel est donc votre avis ? Vous, lecteur, auditeur  
Dont l'impartialité doit être un point d'honneur  
Comment analyser ce drame animalier ?  
Et quelle conclusion devrait-on lui donner ?

Quentin EGO  
Prix Poésie - Catégorie Adultes

# Dans l'air du temps, aux quatre vents

Réveillée par les premières lueurs de l'aube, j'étire langoureusement mes jolies jambes fuselées, un peu ankylosées. Cette nuit, j'ai dormi blottie sous des écorces pour échapper aux agiles musaraignes, aux hérissons voraces, aux pipistrelles chasseresses... et à la pluie !

Mais il est l'heure, maintenant, de regagner mon poste ; la besogne est précaire, je ne me ménage pas. Par chance, l'atelier se trouve à quelques pas. En deux foulées, j'y suis. Bien sûr, les locaux sont modestes : une simple spirale suspendue, en étoile, aux feuilles du camélia. On me croit architecte ? Quelle erreur ! Je fais dans la dentelle !

Ce matin, sur le fil de ma toile emperlée de rosée, me voilà telle une reine parée de son diadème. Belle, puissante, sereine. Seule.

Alors je danse dans l'air du temps, sur l'air des quatre vents. Tandis que, derrière moi, ma croupe gibbeuse oscille, j'ausculte attentivement mon fil, où résonnent la brise de printemps, les moineaux qui gazouillent, les mouches qui zézayent, les sauterelles musiciennes. Mais aussi et toujours le grondement des moteurs, des ventilateurs et des marteaux piqueurs. Oui, cette toile me raconte le monde où je ne m'aventure pas. Ce monde qui vibre autour de moi. Le monde des ondes.

Parfois, le voile se souille de poussières du ciel. J'y retrouve des pollens, du sable et des particules fines, celles des hydrocarbures, celles qui sentent si mauvais. Naturellement, je le préfère serti de pierres d'eau étincelantes. Joyau éphémère, carte du cosmos, chef-d'œuvre des dieux...

Aujourd'hui comme hier, la journée sera tranquille ; sur le fil de ma toile diaphane, j'attends. J'attends qu'une paperade imprudente ou distraite vienne s'emberlificoter les ailes dans mon piège. C'est qu'il me faut songer à garnir le garde-manger. Laissons le jeûne à la cigale ! Moi, je ne chante pas, je file. Sans laine ni coton, sans fuseau ni bobine, je file. Puis j'attends.

Et non, non, je ne pique pas ! Je mords comme un vampire mais... Oups ! Une violente secousse vient d'ébranler ma toile. C'est un typhon, un séisme, une grosse prise ! J'y vais, j'y cours, j'y vole, enfin presque...

Calme-toi, chère paperade croustillante et juteuse. Inutile de t'agiter ainsi ; tu t'emmêles autant que tu te démènes et tu crées des accrocs partout dans mon ouvrage. Oublie donc le goût sucré des fleurs, l'herbe tendre et la haute voltige. Ton destin s'accomplit ici, chez l'épeire du jardin, tricoteuse de résille, couturière émérite. Rassure-toi, je ne suis pas cruelle : avant de te croquer, je t'injecte une potion, de ma fabrication, qui t'ouvre la porte du sommeil. Tu ne souffriras pas. Pas tout de suite, en tout cas. Et hop ! Tu dors déjà.



Cependant que tu rêves de nectars liquoreux, de poudres d'étamines ou de rivières de miel, moi, je te ficelle comme un rôti. Ma foi, dans cet état, tu tiens plutôt de la momie, du cocon, voire même du bigoudi. Mais c'est le rituel ; je suis protocolaire.

Allez, ne te plains pas, je t'offre quand même un linceul de soie vierge. N'est-il pas plus doux qu'un écrabouillement par moteur, par ventilateur, par marteau piqueur ? N'est-il pas plus noble qu'une asphyxie lente par hydrocarbures, par carbamates, par pyréthriinoïdes ? Pense

aussi à tes sœurs, brûlées vives à la lumière des réverbères, et à toutes celles qui se noient dans le bleu des piscines. Que d'accidents funestes ! Que de morts superflues ! Toi, au moins, tu périr dignement : en apaisant ma faim, tu sers une honorable cause.

Ce soir, Ô ma précieuse, ma délicieuse paperade, tu feras mon dîner, mon festin, mon bonheur. Pour le moment, sur ma toile en lambeaux, je file encore, à contrevent, à contretemps, parce que ma vie entière ne tient qu'à ce fil.

## Florence RIGAUD

# Prix de la Ville - Catégorie Adultes

# Mon coiffeur divorce

Mon coiffeur divorce... Cela n'a l'air de rien, dit comme ça, tout à trac. Vous, bien entendu, ça ne vous gêne pas. Mais moi, imaginez ma position, et dans quelle désagréable situation je me trouve ! Pourquoi cela ? Voilà : j'arrive chez mon coiffeur un matin vers 8 heures 30, et je le surprends en train d'essayer d'avaler à grande vitesse un schneck d'un diamètre inhabituel et un café. Je le connais peu mais le sais matinal, et me moque gentiment de lui. Il me répond vaguement qu'il a eu une panne d'oreiller et qu'il est arrivé juste à l'heure, mais sans avoir le temps de prendre son petit déjeuner.

À voir son air sombre et ses joues qui ne le sont pas moins sous l'effet d'une barbe d'un jour, je pense à part moi qu'il n'a pas eu le temps de faire quoi que ce soit avant de quitter précipitamment son domicile, s'est-il seulement débarbouillé ? Il entreprend de me faire un shampoing, et son portable sonne.

Comme le téléphone a maintenant droit de cité et priorité absolue, il m'abandonne, mousseux, et commence une conversation à base de oui et de non, car de toute évidence ma présence le gêne beaucoup, puis d'un coup, décide de tout lâcher à son correspondant, un ami d'après ce que je peux en comprendre, qui l'attendait la veille pour une sortie prévue de longue date. Moi, gêné, je fais mine de m'intéresser fortement aux photos affichées, notamment celle d'une pipistrelle miniature perchée sur le doigt d'une main.

Il lui vide donc son sac non sans me lancer quelques coups d'œil inquiets, car je suis obligé d'entendre ce qu'il raconte, son salon, uniquement masculin, sans un bigoudi ni aucun casque-séchoir, étant très très petit. Or donc, hier en rentrant chez lui, il s'apprêtait à passer une bonne soirée avec ses amis dans le lieu qu'ils envisageaient d'investir, après être passé sous la douche et avoir troqué son ensemble "merlan" contre une tenue plus adaptée.

Mais sa femme arrive sans prévenir à 19 heures, et lui dit tout d'un coup qu'elle sort ce soir avec une copine, que c'est son tour, qu'il doit garder les filles, qu'il n'a qu'à se débrouiller pour les faire manger, et "ciao !", elle part en claquant la porte. Une fois de plus, il s'est fait emberlificoter !

Il se retrouve donc, dit-il, avec ses petites, une soirée gâchée, un repas à préparer, des aigreurs d'estomac et une certaine envie de tuer son encore-épouse. Il prépare ce repas rapide que tous aiment, une paperade, dans laquelle les patates remplacent les piments. Il se couche vers 23 heures après avoir rempli ses devoirs de père, tiré un trait sur sa sortie et branché son réveil comme à l'habitude.

Il est réveillé vers 2 heures du matin par le retour plus que bruyant de son épouse presque-ex qui habite toujours chez lui, ce qui l'arrange pour voir ses filles mais l'embête profondément pour ce qui est de la cohabitation. Et ce matin, voilà donc que, s'éveillant à la lueur du jour, il constate que son réveil marque un peu plus de 8 heures et qu'il n'a pas sonné comme chaque jour à 7 heures. Il précipite donc son départ comme précédemment expliqué et soupçonne fortement sa femme d'avoir exprès débranché la sonnerie du réveil, juste pour lui rappeler comme ça en passant qu'on est quasiment en guerre et qu'un divorce, ça reste une affaire sérieuse.

Et alors, pensez-vous dans votre coin, je ne vois pas où est le problème, des choses comme ça, il en arrive tous les jours à des centaines de gens en France. Peut-être, mais ces gens ne sont pas mon coiffeur ! Ils ne sont pas, comme lui, méridionaux, de ceux qui ne peuvent pas parler sans bouger les mains. Et je ne vous dirai rien de

l'énerverment comme valeur ajoutée, ses "paluches" volent de tous côtés dans la glace, mais surtout au-dessus de ma tête. Je n'ai jamais, jamais eu de shampoing qui subisse un tel rinçage. Le dernier souvenir d'une expérience similaire me ramène à une douche au jet en maison de cure subie il y a plus de dix années. Mais le pire reste à venir : mon coiffeur me fait une coupe au rasoir.

J'ai réussi de justesse à l'empêcher de tailler ma moustache, car l'exploit me semble plus qu'aléatoire ! Des ciseaux tout petits et tout pointus qui vous arrivent devant le visage, rasant le nez, remontant en flèche devant les yeux lorsque mon coiffeur retrace avec emphase les sacrifices qu'il a consentis pour Elle ! La situation se calme un peu lors du travail des pattes, toujours au rasoir, parce qu'alors il est dans une phase plus calme, évoquant non sans plaisir les précautionneux contrats qu'il n'a pas manqué de prévoir lors de ses noces. Sa clairvoyance d'alors le baigne d'euphorie et me permet de passer le cap extrêmement dangereux du "raclage" du cou autour de la coiffure.

Puis une remontée d'adrénaline et d'humeur maligne accompagne le premier tour d'oreille, lorsqu'il se remémore Sa famille. Et pour mon malheur, le mot "belle-mère" haineusement proféré arrive sur les lèvres de mon coiffeur à la seconde même où atterrit sur mon oreille droite le rasoir qui devait en principe en frôler le tour pour une finition impeccable.

Mais hélas, le mot est trop fort, trop évocateur de mauvais moments, la main qui tient l'outil en subit le contrecoup par une secousse rageuse, l'image de la belle-mère a dû se superposer à celle de l'épouse haïe dans le regard de l'homme, acte manqué ou volonté délibérée de tuer l'image honnie, je ne le saurai jamais. Oups ! Déjà un petit morceau de mon oreille droite, que je trouvais ma foi pas si mal, m'arrive sur l'épaule heureusement couverte d'une blouse à motifs floraux.

Sur le fil du rasoir, le sang a coulé, le drame est donc parvenu à son paroxysme, mon coiffeur se voit dans la glace et paraît sortir d'un mauvais rêve, s'active efficacement sur ma blessure, se confond en excuses et en regrets, me panse, termine son ouvrage, paraît accablé...

— Et voilà, Docteur, ce qui m'amène chez vous avec ce morceau d'oreille dans un kleenex.

Le médecin, avant de m'annoncer qu'il ne peut rien pour rectifier ma plastique définitivement endommagée, me demande alors malicieusement si j'ai payé la coupe à ce pauvre homme.

— Mais, Docteur, non seulement je lui ai payé la coupe, mais en plus je lui ai laissé un beau pourboire, parce qu'un homme qui en veut autant à sa belle-mère ne peut pas être totalement mauvais !

Nota Bene : Bien entendu, ceci est une mauvaise plaisanterie. J'aime les belles-mères. Encore que je n'en aie pas. Enfin, à dire vrai, je n'en ai plus. Bon, les champignons, tout ça, l'erreur fatale... J'ai été acquitté ! Mais le morceau d'oreille, dans le bocal, sur l'étagère, lui, je l'ai toujours...

Bernard MOLLET  
Prix Humour - Catégorie Adultes



# Binoculaire

Cependant que Rosalie, naguère souple liane que s'arrachaient les danseurs dans les bals de la Saint-Jean, aujourd'hui tonnelet court sur pattes, bidon et nichons en majesté, mains et torchon sur les hanches, s'agite dans sa cuisine où elle ne souhaite ma présence sous aucun prétexte afin de débarrasser en paix la table des reliefs du souper, je suis quant à moi affairé dans le petit bureau aménagé dans les combles de notre pavillon où je suis censé rédiger mes mémoires depuis quatre ans que j'ai fait valoir mes droits à la retraite de quartier-maître de deuxième classe sur un avis de la Marine Nationale, d'où j'ai soustrait dans l'illégalité un bonnet à pompon et une binoculaire, laquelle binoculaire a changé ma vie comme on va le voir.

Je n'ai pas à ce jour écrit une ligne.

Ce bureau, que j'appelle ma passerelle en souvenir de mes vingt ans de marine à mâcher des mégots sur mon avis, est muni de deux fenêtres en chien assis, l'une donne sur l'océan, sans intérêt, l'autre sur une maison blanche à la toiture d'ardoises, bâtie à quelques encablures, entouré d'un jardin potager, de quelques hortensias en pleine terre, de géraniums aux appuis-fenêtres, et d'une pelouse sur laquelle, entre deux poteaux de ciment s'étendent des cordes à linge. C'est là que vivent Charlotte, rousse et dodue, et son mari Piarrot, une coquille dans la paperade d'un fonctionnaire de l'état-civil, mais ça lui plaît bien à Piarrot cette coquille et il l'a conservée depuis bientôt cinquante années. Leurs deux filles ayant quitté le logis, l'une pour un époux l'autre pour un BTS de comptabilité à Brest, le couple vit seul et taiseux, car après vingt-cinq ans de mariage, que se dire encore ? Ils ont un épagueul qui, bien qu'affectueux, ne jouera aucun rôle dans cette histoire.

Piarrot, après une dizaine d'années comme mécanicien sur un chalutier en mer d'Irlande à essuyer les tempêtes, risquer les naufrages, bouffer du poisson, a changé de métier et travaille maintenant sur une plateforme de forage pétrolier dans le golfe de Guinée. Il passe trois semaines à trépaner la mer, revient quinze jours chez lui à biner ses pommes de terre et ses oignons puis repart en Afrique. Je ne connais pas Piarrot et à peine Charlotte que je croise de temps en temps au bourg quand elle y vient faire son marché à bicyclette, sa robe à grandes fleurs maintenue par une pince à linge afin de ne pas se la prendre dans le pédalier, le mollet rond, la chevelure soleil couchant, juste un bonjour, parfois un sourire.

Et depuis trois jours Piarrot est reparti sur sa plateforme guinéenne.

Et ça je le sais grâce à ma binoculaire.

Parce que, à peine l'époux parti pour un océan lointain, dès lors que tombe la nuit rugit une Yamaha Ténéré 600, un phare perce la nuit, et, moteur coupé, moto béquillée, lumière éteinte, le cavalier s'élanche sur les marches du perron, la porte s'ouvre sur une Charlotte qu'illumine un contrejour et qui enroule des bras blancs autour du cou du motard, lequel à son tour, à bouche-que-veux-tu, vient s'emberlificoter dans des dentelles vaporeuses, un coup de talon d'une botte mexicaine fait claquer la porte. Noir. Mais parfois un peu de lueur de lune, le reste relève de l'imagination.

Et, au fur et à mesure que s'écoulaient les jours où le pauvre Piarrot troua la mer équatoriale pour en puiser l'or noir, sur le fil à linge du jardinet viennent sécher les soies, les guipures, les satins, rescapés des chaudes heures de Charlotte et de son chevalier, et moi je ne me lasse pas de braquer ma binoculaire sur ces tissus qui flottent au vent telles les oriflammes sur un contre-torpilleur lorsque les navires pavoisent le 14 juillet. Comprenez-moi, je n'ai aucun désir de Charlotte, je ne fais que naviguer à fond de cale dans les dessous de sa luxure, des parures aux couleurs de noms de fleurs, la rose, le lilas, la violette ; de fruits, la prune, l'orange, l'abricot, (de jambon aussi, le parme) ; j'aime beaucoup les petites clochettes blanches de muguet brodées sur une mousseline sombre, je l'appelle la mutine, elle doit aussi plaire au motard car elle revient souvent sur la corde à linge ; ou l'étoile de mer déposée à deux pouces au sud du nombril de Charlotte. Mais ma préférée, celle qui m'émeut considérablement, c'est la rose pâle arachnéenne, bordée d'un liseré rouge tribord, j'hume en transparence l'odorante rousseur de Charlotte quand elle s'étire avec langueur, mais voilà que me hèle Rosalie qui vient d'achever sa vaisselle et aimerait bien aller se coucher, parfois la chute est rude.

Mais ça c'était avant.

Avant que Piarrot ne prenne sa retraite, avant qu'il abandonne l'Afrique, avant qu'il se consacre au binage de ses carottes et de ses choux.

Je n'ai plus goût à rien, j'ai remisé ma binoculaire dans un coffre décoré d'une ancre de marine car maintenant ne flottent plus sur la corde à linge de Charlotte que des soutiens-gorges et des culottes orthopédiques, blancs autrefois mais grisâtres à force de tourner dans la machine à laver, des chemises de nuit à rayures en coton détendu, des caleçons maronnasses de Piarrot, au milieu de chemises et de pantalons aux genoux rapiécés, dans nos campagnes on ravaude, quand se lève le vent, on dirait une voile de misaine déchirée par la tempête, les merveilles de mes rêveries doivent dormir dans la naphthaline, planquées au fin fond d'une armoire. Un corbeau ou une pie viennent s'y percher, et parfois, lorsque la soirée est chaude, une pipistrelle vient tirer des bords dans les oripeaux de ma folie.

J'ai entrepris mes Mémoires d'un mataf dont je n'ai pour l'heure écrit que l'incipit :

« J'ai passé vingt ans de ma vie à mâcher des mégots sur un aviso de la Marine Nationale... »

## Alain Jaspard Prix ABS - Catégorie Adultes

# Rumeurs

Tout le monde la connaît, on l'appelle La Ronron. Ne cherchez pas pourquoi. Personne n'en sait rien, c'est venu comme ça... La Ronron.

Depuis des années et des années, elle vit seule dans la maison, là-bas, en lisière de forêt.  
Il semble qu'elle chantonne, ou plutôt qu'elle marmonne, en travaillant. Elle file la laine.

Le rouet tourne  
Les saisons passent  
Fleurs du printemps  
Hiver de glace.

On ne sait pas d'où elle est venue.  
On ne sait plus depuis quand elle est installée là.  
On raconte que ses parents étaient des bohémiens qui vendaient des ferrailles et des peaux de lapin.  
Il n'y a chez elle ni l'eau courante, ni le gaz, ni l'électricité. C'est comme si elle ignorait la modernité.  
Elle se chauffe au bois, puise l'eau à la source et ne s'éclaire pas.  
Elle élève trois poules pour les œufs, une chèvre pour le lait, et fait pousser quelques légumes pour la soupe.  
Elle s'active tout au long du jour, puis quand vient la nuit, elle reste dans l'obscurité.  
Certains soirs, mais c'est rare, elle finit la journée à la lueur d'une bougie.  
On ignore ce qui la retient occupée.

Elle ne parle à personne ; personne ne l'entend ; elle est seule depuis si longtemps.  
On ne lui connaît pas de famille, ni parent, ni ami.  
D'aussi loin qu'on se souvienne, c'est comme si elle avait toujours été vieille.  
Lentement, elle file le temps.

Elle est habillée comme un homme, toute l'année en bleu de travail, avec une casquette à carreaux sur la tête, de gros godillots aux pieds, et, arrimé sur les épaules, un vieux sac à dos, un rucksack faudrait-il dire.  
Elle se déplace toujours à pied.  
Quand elle est chargée, elle pousse devant elle – ou tire à bout de bras (c'est selon la charge et le terrain) – une petite carriole rouillée.  
Elle tricote des vêtements immettables qu'elle vend sur le marché, l'été, à des touristes piqués d'authenticité.

Car le rouet chante.  
Sur le fil des jours  
Les saisons s'enlacent  
Et la vie est lente  
Fragile et tenace.

On murmure qu'elle a dû être très belle.  
On prétend que son fiancé est mort à la guerre et qu'elle ne s'en est pas consolée.  
D'autres rétorquent qu'elle n'a jamais pu aimer un homme, c'est évident, ça se voit rien qu'à son allure.

Certains affirment qu'elle est demeurée, d'autres qu'elle est un peu illuminée.  
Enfin, pas comme tout le monde.

Il se pourrait bien qu'elle sorte la nuit au clair de lune et qu'elle regarde voler les pipistrelles ou les oreillards, oui, il se pourrait qu'elle se plaise à écouter leur frou-frou dans le noir.

Il paraît qu'il y a dans sa cuisine un corbeau empaillé.  
Un chat lui tourne autour, évidemment, un chat roux aux yeux jaunes, à moins qu'il ne soit noir aux yeux verts ? Pourtant, avec ses cheveux courts et son pantalon de travail, elle ne ressemble pas vraiment à une sorcière. Elle file le mystère.

On insinue – sans soi-même se compromettre – qu'autrefois, elle faisait du trafic de cigarettes (ce n'est pas impossible, la frontière n'est pas loin).  
On sait qu'elle fume en tout cas. Peut-être qu'elle boit.

On assure qu'en fait, elle est très riche ; qu'à force de ne rien dépenser, elle a accumulé une vraie fortune. On raconte toutes sortes de paperades.  
On dit tant de chose quand on ignore tout !

On a tous entendu quand son chien hurlait à la mort.

Le rouet grince  
Les années passent  
Le fil se tend  
Un jour il casse.

On l'a enterrée l'été dernier. Elle est dans la fosse commune.  
Personne ne l'a pleurée, c'est sûr. On ne la connaissait pas.  
Mais c'est bizarre... Comment vous dire ? ...  
Elle manque.

## Jacqueline CHEVALLIER Finaliste - Catégorie Adultes



# Bingo et mojitos

- Oups ! Encore raté !  
- Je ne vois pas...  
- C'est bien là le problème.  
- Mais, que voulez-vous dire ?  
- Je veux dire, Monsieur Trompette, que si vous aviez mieux ajusté vos lunettes, vous n'auriez pas lancé les dés dans votre Mojito mais sur le tapis.  
Édouard Trompette les remit à leur place, relança les dés et sourit en regardant Gisèle « la Fouine » Panard, grande prêtresse des jeux et directrice du Manoir.  
Une lueur malicieuse éclaira son regard.  
« Si seulement elle savait ! » se dit-il, sentant soudain un fou rire le gagner...

Monsieur Trompette. Édouard, Gustave, Léonce, Ruppert.  
Ruppert ? Si, si ! Un prénom légué par un aïeul anglais à la moustache conquérante, qui après une traversée épique de la Manche sur un rafiot de fortune, réussit à arriver à bon port sur le continent. Un exploit. La légende dit qu'à peine débarqué, il tomba fou amoureux de France, une voluptueuse et enthousiaste Havraise, avec laquelle il eut une demi-douzaine d'enfants. Ainsi, pour honorer sa téméraire aventure, son prénom passa à la postérité sur l'état-civil de sa descendance.

Fort de ce bel héritage, d'épaules carrées sur lesquelles on pouvait compter et d'un solide caractère, Édouard -83 ans- était donc pensionnaire de la maison de retraite pompeusement baptisée « Le Manoir ». C'était une vieille bâtisse aux murs enrubannés de lierre qui, bien des années auparavant, avait vécu des heures de gloire en accueillant soirées et hôtes de prestige. Mais hélas, dû aux coûts d'entretien exorbitants, ses héritiers s'étaient résolus à la vendre. Elle était ainsi devenue un « Home Sweet Home » pour seniors. Dixit Madame Panard, évidemment .

C'était un mercredi. Et le mercredi, c'était jeux et Mojitos. Mojitos ? Tu parles ! Un pauvre morceau de citron même pas vert, perdu dans un gobelet de limonade aromatisée à la menthe. Mais de qui se moquait-on ? Dès son arrivée, Édouard avait flairé l'arnaque. Et quand après une énième partie de 421 était arrivé le Bingo, il avait fui en se disant qu'il était temps de passer la seconde : il y aurait de quoi se rincer le gosier sagement dans cette bicoque. Ainsi fut fait.

Car si le grand-père Léonce lui avait légué une flamboyante myopie, il avait hérité de sa mère un sens extraordinaire de la débrouillardise. Alors il monta un petit réseau, pour ne pas dire trafic, de rhum et toutes autres substances revigorantes. Avec l'aide du jardinier, bel homme au teint fleuri, il avait fait un marché. Menthe à gogo contre cinq Mojitos par semaine. Affaire conclue mais risquée : depuis le changement de direction, l'alcool était prohibé. Ce qui n'était pas le cas des sanctions. Pintés, virés ! Mais fort de son expérience et de quelques aides internes, Édouard avait ouvert de minuit à deux heures du matin un bar clandestin dans sa chambre, baptisé le « Bar et Vous », petit clin d'œil humoristique dédié à Gisèle Panard. Cependant il fallait rester sur le qui-vive, la dernière soirée avait connu quelques turbulences et sa réussite, sur le fil, n'avait été possible qu'avec la plus grande prudence.

Mais mis à part cette petite contrariété, tout se passait pour le mieux. Le grand Charles montait la garde depuis sa chambre au bout du couloir, tandis que Pipistrelle, nonagénaire insomniaque et noctambule notoire faisait des rondes à l'étage. Simone et Jean-Paul, inséparables, se relayaient jusque dans le sellier pour réapprovisionner le bar. Enfin, sécurité oblige, un subtil système d'alarme avait été installé : un babyphone « récupéré » par Adèle chez sa petite fille et qui fonctionnait à merveille. Ils étaient parés.

Ainsi soirée après soirée, tous revivaient leurs enfances et se racontaient leurs plus précieux souvenirs, riaient, pleuraient parfois, le tout bercé par le bruit des glaçons rapportés par le fidèle Croustille, cuisinier de son état. Bruit qui hélas finit par résonner jusqu'aux oreilles de la directrice. Et un jour, la Fouine débarqua comme un cafard dans une Caïpirinha. Comment avait-elle eu vent de ce qui se tramait ? Une trahison ? Impensable.

Juste une enquête menée avec tout le soin et la volonté belliqueuse qui la caractérisait. Et quand d'une voix sèche elle demanda qui étaient les responsables de cette mascarade, Édouard s'avança, déclara qu'il était le seul, assumait ses responsabilités et ne trahit ni sœurs, ni frères d'armes. Sa valise, prête en cas de coup dur, l'attendait. Quand l'impensable arriva...

Nous étions en Mars 2020. Le 17.

Après une allocution télévisée, le pays fut mis sous cloche. Le Covid avait fait son entrée. Exit les sorties. Gisèle dut se rendre à l'évidence : personne n'allait quitter le Manoir de sitôt. Une partie d'échecs commençait. Et après avoir vu ce dont était capable certains de ses résidents, surtout Trompette, elle n'était plus vraiment sûre d'être la reine.

De son côté, ledit Trompette riait encore : Panard s'était pris une claque présidentielle ! La vie était décidément parfaite. Bien sûr, avec des masques et des précautions sanitaires tout devenait plus compliqué. Surtout pour boire des Mojitos. Mais qui a dit qu'il était impossible de jouer au Poker ?

Et tout recommença.

En fanfare et ...Trompette !

## Isabelle BARTEL Finaliste - Catégorie Adultes

# Quiproquo

Hier c'était un grand jour. On a fêté mon 90ème anniversaire. Tous les pensionnaires de la maison de retraite étaient là, ainsi que les infirmières et aides-soignantes, si dévouées et si charmantes. J'avais souhaité que cette petite cérémonie se fasse à 18 h dans la grande salle à manger. J'avais aussi insisté pour payer moi-même les fleurs, le champagne et les petits fours. Il faut savoir être à la hauteur de l'évènement et recevoir dignement. J'étais certain que ce serait très convivial et que la Directrice, qui est une personne adorable, prendrait la parole pour se féliciter d'avoir parmi ses pensionnaires quelqu'un d'aussi dynamique que moi. Il est vrai qu'à 90 printemps je ne suis pas encore trop délabré. Je continue à jouer au bridge et aux échecs, j'écoute de la musique classique et j'adore me plonger dans un merveilleux roman d'amour, en sirotant une petite eau de vie de poire. Ça maintient en forme.

A 18 h15 tout le monde était réuni pour la petite fête et c'est là qu'on a vu débarquer le Maire. J'ai été un peu surpris de sa présence car je ne l'avais pas invité. Je suppose que quelqu'un a voulu me faire la surprise. Comme surprise c'est réussi ! Il est gentil le nouveau Maire. Il fait très jeune homme de bonne famille et donne toujours l'idée de sortir d'une réunion mondaine, d'un dîner d'anniversaire à la Préfecture ou d'une garden party. Il serait parfait pour tenir le rôle de Julien Sorel dans le Rouge et le Noir. Il a de l'élégance et parle avec distinction en choisissant ses termes. Il est de petite taille et avec ses oreilles courtes et pointues il me fait toujours penser à une pipistrelle, cette petite chauve-souris de nos régions tempérées. J'aime bien les comparaisons animalières ! Il a été élu il y a un an et il prend sa tâche très au sérieux. Il est présent partout où sa présence n'est pas indispensable. Un nouveau commerce vient de s'ouvrir dans la commune, il est là pour la photo. Il y a des noces d'or à fêter, il s'invite à la cérémonie. Le toit de l'école vient d'être refait, il pose devant le photographe avec les ouvriers et il est encore présent sur toutes les pages du bulletin municipal. Comme ça on ne peut l'oublier ou le confondre avec quelqu'un d'autre. Mais c'est avant tout un poète qui ne rate jamais une occasion d'évoquer dans ses discours sa chère Bretagne natale. Cet homme distingué a donc salué tout le monde en faisant un beau sourire à tous et en disant un mot aimable à chacun. Il s'est aussi excusé d'être légèrement en retard sur l'horaire prévu. Puis comme tout le monde faisait cercle autour de moi qui suis assis dans un fauteuil roulant suite à une méchante sciatique, il en a conclu que j'étais celui pour lequel il avait écrit un beau discours parsemé, comme toujours, d'allusions à sa terre natale. Il s'est avancé vers moi, souriant. Je ne l'avais jamais approché d'aussi près. J'ai répondu à son sourire. Il a commencé :

-Ah, cher Monsieur, je suis très heureux...

Notre Maire est quelqu'un d'heureux, de constamment heureux. A chaque fois qu'il commence un discours il dit qu'il est heureux d'être là, que ce soit pour le dépôt de gerbes du 11 novembre, pour la mise à la retraite d'une employée municipale ou pour le tirage du loto communal, à chaque fois il est heureux.

-Ainsi, c'est vous que nous honorons aujourd'hui ? m'a-t-il demandé.

J'ai fait oui de la tête.

-Eh bien, cher Monsieur, je suis très heureux de serrer la main d'une personne aussi bien conservée que vous l'êtes, a-t-il poursuivi. Bravo, vous ne faites pas votre âge.

J'ai apprécié la remarque.

Et ce disant il s'est tourné vers la Directrice de la maison de retraite pour la féliciter de ses bons soins qui maintiennent dans une forme éblouissante les pensionnaires de son établissement. Et il a ajouté que toute municipalité qui se respecte devrait avoir une maison de retraite comme celle-là, si agréable et si bien tenue, car les personnes âgées sont la mémoire de notre pays et qu'il faut en prendre grand soin. C'était tellement beau et con que tout le monde a applaudi. Madame Berthe Lefort, toute rougissante, lui a répondu en souriant ostensiblement du dentier.

On a apporté le champagne et les petits fours, c'est le signal du début des festivités. Mais auparavant j'ai senti que j'allais avoir droit, comme il se devait au discours du premier magistrat de notre commune, discours spécialement écrit pour moi. Je dois dire qu'il n'a pas été avare sur les images poétiques. J'en ai fait le plein.

Compte tenu de mon âge il a tenu à dire que je n'étais sans doute plus le joyeux petit bourdon qui voltigeait de fleur en fleur pour les butiner toutes et que certaines dames avaient sans doute jadis connu. Puis il a tenu à me comparer à un solide et indestructible phare breton, comme celui de la Jument à Ouessant en mer d'Iroise qui lutte courageusement contre les tempêtes de l'océan et qui résiste bravement, année après année, aux assauts de l'âge. Il a ajouté ensuite que je ressemblais à l'un de ces menhirs de Carnac qui ont traversé les siècles sans sourciller et qui peuvent encore pour longtemps regarder l'avenir avec confiance. Je trouve que toutes ces images sont assez bien trouvées et plutôt flatteuses. Il a précisé qu'il souhaitait pour sa part arriver au même âge que moi en aussi bonne forme. Je le lui souhaite aussi. Et n'ayant plus rien à dire, il a levé son verre en disant.

- Je souhaite donc une très longue vie et tous mes vœux de bonheur à notre si sympathique centenaire du jour.

Là, il y a eu comme un flottement. Tout le monde a fait : « Oups ! » Il n'a eu droit à aucun applaudissement. Nous nous sommes tous regardés un peu interloqués et légèrement hilares. Lui aussi ne comprenait pas que ses si belles images poétiques n'aient pas provoqué l'assentiment général. Comme on dit il y avait comme un os et j'en ris tout seul intérieurement. Pour un loupé c'est un loupé de première. C'est Madame la Directrice qui est intervenue.

-Monsieur le Maire je crois qu'il y a une légère erreur de date: monsieur Auguste Legrand n'est pas notre centenaire. Nous fêtons ce soir simplement le 90ème anniversaire de ce monsieur.

-Mais, je croyais que j'avais aujourd'hui un centenaire à honorer... a dit Le Maire tout confus avec sa petite voix de caramel mou.

- C'est ce que nous avons prévu de faire dans huit jours pour Monsieur François Lecoin que vous apercevez là-bas en bout de table. C'est le monsieur avec une barbe blanche et une chemise bleue et qui vous fait un petit coucou de la main. C'est à l'occasion des cent ans de ce monsieur que je vous ai invité, a-t-elle conclu avec un beau sourire.

- Oh ben merde, a lâché le Maire avec une lueur de sincérité dans les yeux. Me tromper à ce point !

Dans la bouche d'un homme aussi distingué il est des mots qui prennent une incomparable saveur. Mais il s'est rattrapé sur le fil

-Désolé, Désolé, cher Monsieur, a répété Le Maire en se tournant vers moi, Mais je suis certain que dans dix ans vous ferez vous aussi un centenaire très présentable.

C'est nul comme excuse mais je l'ai tout de même remercié, je lui ai conseillé de se remettre et l'ai invité à repasser dans dix ans en lui affirmant que cette fois il aurait tout juste. J'en ai profité pour lui glisser à l'oreille qu'une telle erreur s'appelait un quiproquo

- Oui, oui, je sais, a-t-il répondu. Je suis navré d'avoir commis un tel pro-quo comme vous dites. C'est sans doute une erreur de mon service de communication ; j'en toucherai deux mots à ma secrétaire. Et je vous prie de bien vouloir me pardonner pour cette énorme bévue, La fatigue sans doute...a-t-il fini par dire.

Nous l'avons tous excusé de s'être à ce point emberlificoté dans les dates. Il a fini son verre, a dit qu'il se retirait car il avait une réunion importante. Personne ne l'a cru. Nous lui avons tous donner rendez-vous pour dans huit jours. Nous, on a commencé la fête. Ce fut très réussi. Ce petit quiproquo avait mis l'ambiance. A y repenser, une chose m'amuse.

Personnellement je me mets à la place de notre Maire qui va être obligé de réécrire tout son discours et de trouver pour dans huit jours de nouvelles références poétiques bretonnes. Pas question de nous resservir le phare breton dans la tempête ou les menhirs de Carnac ce serait une insulte. Il va lui falloir faire du neuf. Il a du boulot sur la planche le gamin. Oui, il est parfois bien difficile d'être Maire et poète tout à la fois !!!

Bernard MARSIGNY  
Finaliste - Catégorie Adultes



# La funambule

Trop vieux, démodé, dépassé... au moins les explications du directeur du cirque étaient claires. Son air désolé et son ton faussement contrit renforçaient la brutalité de ses paroles. Il parlait de mon travail, mais je sais bien qu'en réalité c'est de moi dont il était question, il aurait pu mettre tous les mots au féminin. Je suis trop vieille, démodée, dépassée, bonne pour la retraite, direction le cimetière des artistes. J'ai fait mon temps, comme on dit.

Pour la saison prochaine, il a déjà engagé un couple de funambules pour me remplacer. J'ai vu leur numéro, c'est vrai qu'ils sont jeunes, beaux, élégants, plus forts, plus rapides, plus modernes que moi, mais après avoir consacré ma vie à ce cirque, j'ai du mal à avaler la pilule. Ce soir je donne ma dernière représentation. Ensuite, terminé les projecteurs, l'orchestre, les montées d'adrénaline, les têtes levées, le silence qui tombe sur les gradins, les regards inquiets des adultes, l'admiration naïve des enfants, les applaudissements, les rappels, terminés.

Mon miroir me renvoie un visage bien fatigué. Il me semble qu'hier mes épaules étaient moins basses et que toutes ces rides se voyaient moins. J'entends la musique, les cris et les rires dans le chapiteau, mais je retarde le moment de me préparer et je déroule le fil de ma vie.

Je pense à ma mère, qui n'est plus là aujourd'hui. On peut dire que je lui ai donné du fil à retordre. Et dès ma naissance, car je suis arrivée à l'improvisiste, beaucoup plus tôt que prévu. J'étais toute petite, blafarde, malingre et maigre comme un fil de fer. La roulotte était trop exigüe pour y caser un berceau et j'étais si chétive qu'on m'avait couchée dans une boîte à chaussures.

Bon, c'était la boîte des chaussures du clown, mais quand même.

J'ai encore une vieille photo, on me voit emberlificotée dans trois épaisseurs de pyjamas, avec un bonnet ridicule et de minuscules chaussettes de laines.

Ma scolarité n'a pas été facile non plus. Toujours sur les routes, changer sans cesse d'école, ne pas avoir de copines... Mais dans toutes les écoles, les enseignants étaient du même avis : je n'avais pas inventé l'eau tiède. Il est vrai que je ne faisais rien, je n'écoutais pas et pas grand chose ne m'intéressait. Sauf une fois, le cours de géométrie sur les trapèzes. Pourtant, vaille que vaille, au fil de l'eau, j'ai fait ma petite bonne femme de chemin et, finalement, j'ai même eu mon bac.

Mais vraiment sur le fil.

Il ne m'a servi à rien, j'étais programmée pour le cirque. À dix ans je savais jongler avec cinq balles, j'ai fait de la voltige, je connais un peu de magie, mais c'est marcher et danser sur le fil qui me plaisait.

J'ai mis du temps à apprivoiser la peur, le stress, le vertige, mais c'est ça que j'aime, cet équilibre, ce flottement en apesanteur, la sensation d'être seule entre ciel et terre, pouvoir presque toucher la toile du chapiteau et entendre monter vers moi les soupirs et les murmures du public. Mais le jour est venu de tout laisser derrière moi et de redescendre sur le plancher des vaches. Ou plutôt sur la piste des éléphants.

Il faut que je m'habille, c'est bientôt à moi, j'entends le dompteur qui fait travailler ses lions. Je ne vais quand même pas être en retard pour ma dernière. Il se croit toujours drôle et malin celui-là, quand on lui parle du danger de son numéro, il me désigne du doigt en disant : Moi ça va, mais elle, sa vie ne tient qu'à un fil. Ah ! Ah ! Ah ! Humour de dompteur.

J'ai eu un partenaire quand j'étais plus jeune. Philippe. Évidemment, ici tout le monde l'appelait Phil. On avait mis au point un bon numéro, mais un mauvais soir, il est tombé. Il s'en est remis, mais la peur était désormais en lui et il a préféré arrêter. Quelque temps plus tard je lui ai passé un coup de fil pour avoir de ses nouvelles. Il avait repris ses études et il était devenu acupuncteur. De fil en aiguille, en quelque sorte.

Allez, maintenant le maquillage. Demain je pourrai abandonner crèmes, crayons, pinceaux et paillettes dans la poubelle de mes souvenirs. Tous ces accessoires seront devenus inutiles.

Et un jour je me suis mariée. Un sacré fil à la patte, le mariage !

Ça s'est très vite très mal passé entre nous. Après quelques semaines, ce salaud avait pris une maîtresse et nous étions déjà sur le fil du rasoir. C'était la contorsionniste en plus. Elle avait quinze ans de moins que moi, sûrement que ça rendait les contorsions plus agréables.

Au début je n'ai rien vu mais, au fil du temps, ses mensonges m'ont semblé cousus de fil blanc et quand j'ai tout découvert, je suis tombée des nues.

Non, je ne devrais pas utiliser cette expression.

J'ai eu envie de les passer tous les deux par le fil de l'épée. Ça aurait été facile, la roulotte de l'avaleur de sabres est juste à côté, mais je ne l'ai pas fait. Au lieu de ça, j'ai piqué une belle crise de nerfs, j'ai déchiré ses vêtements, cassé ses disques et brûlé toutes nos photos. J'ai hurlé pendant trois heures, pleuré pendant trois jours et déprimé pendant trois ans. Depuis, j'ai fait une croix sur les hommes, ma roulotte et moi sommes entourés de fil de fer barbelé.

Lui, il est parti sans un mot.

Comme d'habitude, remarquez, il était mime.

Je me suis donc retrouvée seule. Seule sur mon fil, seule dans la vie et seule dans ma vieille roulotte peuplée de fantômes et gardée par de noires pipistrelles. Bien sûr, si j'avais eu des enfants pour me servir de fil d'Ariane, si j'avais aujourd'hui cette lueur pour éclairer mes vieux jours, tout serait différent, mais c'est ainsi, la solitude est ma compagne et le fil qui me relie aux autres est de plus en plus ténu.

Mais ça ne m'empêche pas de regarder les gens bien en face, de toujours dire ce que je pense et de me tenir droite, sans fil à plomb.

Oups ! Attention, pas trop de rimmel, si je pleure le public verra les traces sur mon visage.

On toque à ma porte, Monsieur Loyal vient me chercher. Le temps file vite. En piste, ou plutôt sur le fil, pour la toute dernière fois. Je vais soigner cet ultime numéro, je vais montrer au public qui je suis et à cet abruti de directeur ce que je sais encore faire.

Ensuite, ni vue ni connue, il sera temps de filer à l'anglaise.

Laurent DEVISMES  
Finaliste - Catégorie Adultes

# Oups...

« Cinq œufs bio, 200 g de chocolat noir équatorien à 85 %, 200 g de beurre de Baratte avec cristaux de sel, 250 g de sucre roux, une cuillère à soupe de farine T55... et mon petit secret le mieux gardé au monde, 50 g de beurre de cacahuètes, sans sucre ni sel ajoutés, pour adoucir l'amertume du chocolat... tout est là, maintenant yapluka ! »

Éloïse, qui aime se parler à elle-même pour tromper sa solitude, est toute guillerette en cette fin d'après-midi. Bigoudis sur la tête, elle allume son four à 190° C et dans moins d'une demi-heure, alléchante comme elle, son arme fatale de séduction massive sera prête : un fondant chocolat au cœur coulant à point.

Quand le bel Eric, son voisin du dessus a accepté son invitation à dîner, challenge lancé la veille par son amie Suzette alors qu'elles entamaient leur seconde bouteille de Moët et Chandon blanc de blanc pour clore cette pénible journée de Sainte Catherine, elle a cru défaillir de bonheur ! Imaginer ce beau gosse, ici, chez elle, ses fesses rebondies sur son Chesterfield décati, était inespéré !

Depuis, son esprit s'était mis en mode guerrier pour établir un plan drague « habile mais redoutable ». Quelle play-list, quelle tenue, quel menu ? A chacune de ces questions, des choix cornéliens l'assaillaient. C'est donc avec la participation active de sa garde rapprochée d'amies qu'elle trouva méthodiquement les réponses. Marie lui souffla les notes langoureuses de Nina Simone pour ambiancer la soirée, Ava lui prêta sa jupe de velours noir, ourlée de dentelle, fendue « juste ce qu'il faut » et Suzette lui suggéra des recettes aux ingrédients aphrodisiaques : poulet au gingembre confit et dessert au chocolat.

19h30 : Le Fitou décante dans sa carafe et le poulet grille au four.

20h15 : Éloïse lance le CD et allume les bougies senteur vanille qu'elle a achetées ce matin pour l'occasion.

20h18 : Éloïse retourne en cuisine saupoudrer de sucre glace et de cacao sa tuerie chocolatée.

20h30 : Le ponctuel Eric sonne. Sur le fil, Charlot, fidèle à sa réputation de vieux félin timide et caractériel, réussit à se planquer sous l'armoire de l'entrée sans être caressé par l'intrus.

22h28 : Éloïse referme la porte sur ses espoirs d'idylle. Plus sensible à ses atouts culinaires qu'à ceux de sa personne, le cruel Eric s'en est allé, repu, dès la dernière bouchée avalée.

22h30 : Avachie sur son fidèle Chesterfield, Éloïse est prise d'une folle envie de réconfort sucré. Mais le goinfre ne lui a même pas laissé une dernière part de gâteau. C'est alors qu'une lueur s'allume dans les affres de son désespoir. Éloïse repense au pot de beurre de cacahuètes ouvert ce matin. Quelques goulues cuillères feront l'affaire. Et s'il le faut, elle rajoutera un peu (beaucoup ?) de gelée de paperade des bois, merveille culinaire qu'elle et sa mamy réalisent à chaque fin d'été dans d'immenses bassines en cuivre après la récolte des minuscules baies pourpres de la forêt d'Halatte.

23h02 : Boules quiès aux oreilles, bouillotte aux pieds, emberlificotée dans son plaid des grands chagrins, c'est dans les bras de Charlot qu'Eloïse trouve le sommeil.

« Mort par œdème de Quinck ». C'est par ces mots que le lendemain sa concierge, nez rougi et petits yeux gonflés telle une pipistrelle ayant chopé la toxoplasmose, lui apprend la mort du voisin du 4ème. Entre deux sanglots bruyants, Éloïse comprend que les pompiers, appelés dans la nuit, sont arrivés trop tard. Une allergie aux arachides est soupçonnée. Un immense chagrin s'abat sur elle. Sa vue se brouille quand une larme de colère se met à filer sur son visage. A cause du mortel Eric, son petit secret le mieux gardé au monde risque d'être révélé.

# Le plus bel arc-en-ciel

Lundi 21 mars 2022

Quand je fais le bilan de ma vie, je ne me plains pas. J'ai, par chance, oublié de faire des enfants et la solitude me sied bien. Ma vieille machine à coudre à manivelle est ma meilleure compagne. Je m'appelle Rosalia et je suis d'un autre temps, j'ai toujours un bigoudi qui enroule ma frange et des bas de contention. J'aime ma liberté, mais en secret. Je déteste les conventions que je respecte scrupuleusement parce que le concept d'ordre est dans ma nature. Je suis pleine de paradoxes. J'adore le mot paradoxe, il sonne tellement bien à l'oreille ! J'ai confiance en moi et mes talents de cuisinière amatrice et perfectionniste. Quoique, je n'ai jamais vraiment aimé les convives à ma table. Je bois du thé à longueur de journées, toujours amélioré de quatre petites cuillers de sucres bien mesurées. Je vis dans une chambre au fin fond d'un appartement que je partage avec une grande danseuse de revues.

Vendredi 25 mars 2022

On dit que notre vie défile juste avant la mort, mais en cet instant, ce sont les trois quart de la mienne qui se projettent sur les parois de mon ciboulot sans ordre et cohérence. Ce choc de revoir Agnès. Depuis 60 ans que nous ne nous sommes vues. Je vois encore son visage et les sillons de sa peau me rappeler le temps passé, celui en cours, le relatif et le réel. Les sensations se bousculent en mon être, incapable de cibler les mots justes pour définir ce flux d'énergies qui me parcourt et des mots dans ma tête défilent et s'entrecroisent comme un vol de pipistrelles au crépuscule. Des verbes et des noms incohérents. Cette scène grotesque m'est réapparue comme un cheveu sur la soupe, en même temps visible mais complètement gênant. Ce fameux jour de la remise de nos diplômes de couturière. Me faire croire que notre préceptrice voulait copier mes robes et voler mes patrons. Je lui ai fait confiance ! Elle a fini, par remplir le coffre de mes créations elle-même et se faire la malle ! C'est le cas de le dire ! Se laisser emberlificoter de la sorte ! Une comedia del arte ! Pas de folie, pas de mélodrame mais une scène de vaudeville sans troisième protagoniste. L'impudence de son débarquement à ma porte a murmuré les prémices d'un énième conflit mondial.

Dimanche 17 avril 2022

Je suis de bonne guerre, un temple hindou, sereine et calme, mais aussi de charité chrétienne. Je l'ai invitée à partager des tasses de thés. Elle est restée tout un après-midi. Nous nous sommes dit combien nous nous étions manqué. Elle m'a demandé pardon avec un tel aplomb, une telle ferveur, que je n'ai pas eu le cœur de ne pas l'absoudre. Nous nous ne nous quittons plus maintenant. J'ai même repris le goût de sortir, voir du monde, siroter mon thé dans des salons huppés et des belles tasses en porcelaine de Limoges. Il me vient l'envie d'organiser une fête au nom de notre amitié.

Lundi 9 mai 2022

Les festivités sont en préparation. Nous avons recouvert les tables de nappes en tissu, serviettes pliées en formes de nénuphars, et pour orner la salle, des guirlandes d'origamis. Latouche finale : un plan de table pour redonner à la réception ses lettres de noblesse. Nous avons donc disposé les paperades près des verres à pied. J'avais à cœur de les confectionner en papier vieilli et les écrire au stylo à plume pour un air plus romantique. J'ai invité une dizaine de personnes. Enfin, ce sont plutôt des connaissances et amis d'Agnès. Mais ça n'a pas d'importance. Je suis si enthousiaste ! J'avais gravé au fond de mon âme l'idée que je me suffisais à moi-même, que la solitude était la salvatrice des esprits perdus. Je pensais que mon sort découlait d'un principe que je m'étais inculqué. Il faut croire que non. Il faut croire que même ma perfection n'empêche pas une autre morale à l'histoire. A deux, nous sommes plus fortes, plus colorées, plus convaincantes, plus bruyantes et que sais-je encore...



Le même jour dans la soirée

Oups ! Je crois que j'ai un peu forcé sur le vin mais l'euphorie est telle que j'avais besoin de l'écrire sur mon petit cahier. Cette fête est une véritable réussite et la vie ne peut pas être plus belle, plus intense, plus remplie de sens. J'ai 80 ans et je suis si heureuse ! L'arc-en-ciel qui coule dans mes veines a plus de teinte que celui que j'ai vu à l'âge de 4 ans. Il était magnifique. Les nuages essoraient leurs dernières gouttes de pluie, l'odeur de la chlorophylle et de la terre caressaient mes narines, et ma mère préparait le repas en faisant sauter des pommes de terre. J'adorais cette odeur qui se mélangeait au reste. Le soleil était ressorti brutalement après la fin de la tempête rebelle. Je vis le liseré multicolore plus tard. D'abord, dans le sourire de ma mère et son regard que j'ai suivi dehors. Il était là, fier de ses couleurs pastel et apaisantes... Je me souviens de cette sensation dans mes veines, sous ma peau et dans mon âme. Le plus bel arc-en-ciel de l'univers.

Samedi 14 mai 2022

Chère Madame,

N'ayant pas réussi à vous joindre par un autre moyen, je me vois obligé de vous informer par courrier, que votre mère Rosalia, s'est éteinte. Ces dernières semaines, elle avait une belle lueur dans le regard, était plus gaie qu'à son habitude. Ses monologues habituellement très sombres avaient une résonance plus joyeuse et sa voix était plus claire, plus enthousiaste. Elle insistait tous les jours auprès des infirmières pour organiser une réception. Mais, mis à part pour Noël et le jour de l'an, nous ne pouvons proposer nulles festivités. Elle écrivait un journal que vous trouverez. Je pense qu'elle feignait de prendre son traitement. Elle cachait ses cachets. Elle préparait son grand voyage. Pour finir, je souhaite vous citer une célèbre psychiatre : « On dit que les fous oscillent entre ce que nous appelons la réalité concrète et leur monde plus sombre et parfois fantastique. Ce sont des funambules de la vie... toujours sur le fil... ».

Docteur Cordon, responsable du pôle psychiatrique.

Véronique PINDOR  
Finaliste - Catégorie Adultes

# Le suintant

Tout a commencé un jour que je me promenais, les pensées au vent et la faim au ventre, dans la partie historique de la ville. La plupart des commerces étaient estivalement clos, et je commençais doucement à désespérer de trouver un endroit où satisfaire mes besoins vitaux.

Force m'était pourtant, au milieu de ces considérations basement humaines, de reconnaître à l'endroit un certain charme. Si l'on oubliait les enseignes de magasin aux jeux de mots douteux et les gargouilles noircies pas les ans qui vous jetaient du haut de leur perchoir des regards en coin, on aurait même pu s'y plaire. À force, c'est tout juste si je ne me sentais développer une nostalgie de mes origines ancestrales. Ou peut-être étaient-ce juste les pavés qui, sous mes pas, donnaient à l'expérience de l'ambulation pédestre un côté saillant qui, s'il me faisait prendre conscience du génie des innovations en voirie que je prenais habituellement pour acquises, manquait à chaque pas de me tordre irrémédiablement les chevilles – et, ayant parvenu à atteindre ma 40<sup>e</sup> année sans connaître l'une de ces foulures qui tiennent moins du copain de vacances vite oublié que de l'amitié profonde acquise pour la vie, je faisais éminemment gaffe à l'emplacement de chacun de mes pas.

Je remontais donc ce véritable parcours d'obstacles en m'immergeant d'antiquité, les muscles des mollets tendus de vigilance et l'estomac de plus en plus bruyant, quand je tombai – au sens figuré, ai-je le bonheur de vous préciser – devant une vitrine des plus alléchantes.

Là, derrière la fine paroi de verre renforcé, des amoncellements de fromages de provenances multiples se poussaient du coude pour me faire de l'œil. Je fis un pas en arrière pour contempler le tableau. Les meules de comté soutenaient des roues de beaufort et des tomes d'abondance, tandis que, tout autour, le gorgonzola crémeux menaçait de déborder d'une ribambelle de ramequins croquignolet. Le maroilles côtoyait sans inimitié le rollot, comme le camembert le brie, et le gruyère français le gruyère suisse. Sur une assiette désuète, le roquefort déployait ses plus belles moisissures bleues lichen, tandis que le morbier, moins tape-à-l'œil, reposait avec une grâce tranquille. Un peu à part, le cheddar, un peu crâneur, avoisinait le parmesan et le pecorino, juste à côté d'un exotique petit fromage mongol couleur d'or. Parachevant la scène, tout en haut, une enseigne proclamait : « Sur le fil... »

Alors que je tentais de trouver dans cette dernière le jeu de mots, mon ventre me fit part de son plébiscite en déclinant un profond gargouillis, et je dus couper court à mon questionnement. Mon appétit en bandoulière, je pénétrai dans la caverne des quarante fromages.

La cloche d'entrée tinta son sésame et je fus accueilli par un magasin vide enfumé d'une odeur de renfermé qu'on aurait presque voulu croquer. Devant moi trônait un panier de baguettes dorées et, mentalement, je me mis à sélectionner celle qui parferait mon repas de fromage. Mais le glin-glin n'avait pas fini de retentir qu'une fromagère entre deux âges apparut à travers le rideau du fond, les cheveux paquetés en bigoudis.

Nous échangeâmes nos bonjours, et, après m'être assuré que je ne l'interrompais pas dans quelque ablution vitale, je lui fis part de mon projet d'acquérir du fromage. Ce qui n'eut pas l'air de l'étonner.

« Qu'est-ce que j'vous sers ? », s'enquit-elle.

Ayant, au fil de mes contemplations, oublié de faire mon choix, j'entrepris de me tapoter pensivement le menton sous le regard torve de l'embigoudée. Au bout de quelques instants, je décidai de lui faire l'honneur de m'en remettre à elle :

« Vous me conseillez quoi ? »

Une lueur violente passa dans les yeux de la commerçante, que cette dernière dissimula mal en me rétorquant :

« C'est du fromage. »

Je ne pus m'empêcher en moi-même de considérer que cette affirmation, bien que pleine de véracité, ne m'avancait guère, mais je me retins de faire part de ma conclusion à la cinquantenaire, qui se tenait désormais avec les poings sur les hanches.

Attisé par la posture menaçante de ma patiente interlocutrice, mais ayant à présent bizarrement oublié tous les noms qui m'avaient pourtant alléché quelques instants auparavant, je répondis du tac-au-tac :

« 100 grammes de paperade, je vous prie.

– C'est pas un fromage.

– Pardon », bégayai-je et, baissant les yeux, trouvant le premier fromage qui passait, déclarai enfin : « Du comté 36 mois, 100 grammes siouplaît. »

La marchande me scruta d'un air suspicieux, et répliqua :

« 'Faut pas avoir le palais trop sensible, hein, m'sieur, pour le 36 mois. »

Flairait-elle en moi le Parisien ? La résistance de mon palais était-elle évidente par quelque détail phrénologique ? Qui sait. Toujours était-il qu'elle ne m'avait pas en odeur de sainteté. Je lui rendis un sourire crispé et ne l'arrêtai pas tandis qu'elle se mit à extirper de sa vitrine une demi-roue de comté suintant, ni lorsqu'elle fit apparaître de son tablier une espèce de corde de piano terminée en ses deux bouts par des poignées de bois.

Mon sang ne fit qu'un tour. Était-elle là pour m'assassiner ? Mes concurrents auteurs en étaient-ils réellement arrivés à de telles extrémités ? Je parvins à me calmer, raisonnant que la vitrine qui nous séparait offrait un obstacle un peu trop encombrant à une arme de si courte portée, et que ma découpeuse ne semblait pas posséder l'agilité nécessaire pour bondir par-dessus le verre bombé de son présentoir afin d'attenter à mes jours.

Ma crainte se résorba tout à fait lorsque la dame-fromage tendit son fil pour mordre dans la chair du comté.

Voilà donc d'où vient le nom du magasin, pensai-je. Au moins un mystère de résolu.

Après quelques instants de dépeçage, un morceau de fromage dégoulinant et grossièrement équarri gisait sur la balance. Les gencives m'en brûlèrent de crainte, comme pour me prévenir des aphtes que recelaient mon futur.

Je baissai les yeux sur l'écran de la balance qui, tourné vers le client dans le but exprès de lui assurer l'absence de toute supercherie, ratait ici son effet : « 194 gr ». Bien loin des 100 grammes demandés, sur le fil de l'inacceptable, juste à la limite entre les protestations indignées et l'acceptation tacite. Je ne pouvais tout de même pas m'enfiler 200 grammes de comté pour le déjeuner, c'était exagéré. Même le choix du chiffre de 100 grammes n'avait été qu'une tactique visant à m'éviter l'ire du molosse d'en face. D'autant plus que dans ma panique j'avais oublié de lire le prix au kilo de ce fromage gourmet, et la note s'avérait salée.

D'un autre côté, ce n'était pas comme si je pouvais demander à cette femme, soulignant du même coup le compas dont sont œil était dépourvu, si elle pouvait refusionner une partie du fromage dans sa roue-mère. Et il était d'autant moins question que je l'oblige à se retrouver avec une tranquette invendable de 94 grammes.

En moi naquit la suspicion que tout cela devait être calculé. Une vraie entourloupe. Le regard noir, les bigoudis, le découpage sur le fil de l'inacceptable... Elle cherchait à me gruger, à me ruiner pour renflouer ses caisses vidées par l'absence criante de clients.

Rendu téméraire par mon indignation gonflante, soudain prêt à en découdre, je levai les yeux vers mon adversaire.

Qui soutint mon regard, comme pour me mettre au défi de formuler ma plainte.

Je déglutis, sortant du même geste ma carte bancaire. Approchant mon hésitant morceau de plastique de la borne sans contact, j'acceptai mes 194 gr de honte emballés dans leur papier, lui-même contenu dans son sac en amidon de maïs, et ressortis penaud de l'établissement.

L'air agréablement respirable du dehors m'accueillit les bras ouverts. Je commençais tout juste à savourer la rançon de l'obstacle surpassé, quand une prise de conscience me titilla alors les narines.

La baguette, j'ai oublié la baguette !

## L'écrivain

# Finaliste - Catégorie Adultes

# Une étrange plongée

Je plonge dans une eau bleue glacée  
Sous une lune aux yeux pers  
Et au visage rond  
Qui semble me fixer narquoisement.  
Oups! L'onde est si froide qu'il me semble  
Ressentir en mon cœur une brisure fatale.  
Tout va bien cependant  
Tandis que je m'enfonce rapidement  
Vers je ne sais quels abysses.  
Je sens mes jambes s'emberlificoter  
Dans des algues de poussières d'or  
Qui s'enroulent  
En longs bigoudis mouvants  
Tout autour de mes bras, mes chevilles et mes mollets.  
Cette sensation n'est pas aussi désagréable  
Qu'on pourrait le croire...  
Soudain je me sens attiré par une espèce  
De chaude irradiation.  
Mon corps parvient, d'un brusque mouvement,  
À se défaire des lianes dorées  
Pour émerger  
En un éclaboussement sonore  
Au sein d'une caverne grandiose  
Éclairée par une lumière tamisée.  
Je n'y comprends vraiment rien!  
Je me sens à la fois étonné et inquiet.  
J'observe autour de moi  
Et découvre d'abord de mignonnes pipistrelles  
Aux petits yeux noirs et aux fins museaux  
Qui paraissent dormir aux plafonds de la grotte.  
Et puis je vois briller  
D'un bout à l'autre des parois granitiques,  
Suspendues sur un beau et long fil d'émeraude,  
Des paperades cristallines  
Couvertes de signes mystérieux.  
Où suis-je donc?  
Je m'ébroue, rejetant malgré moi Mille et mille infimes lueurs dorées  
Dans l'air agréablement embaumé.  
Soudain l'une des paperades se détache  
Et tombe entre mes mains.  
Une chouette magnifique y est dessinée avec art.  
Sa beauté me ravit.  
Elle a des plumes pourpres et violettes  
Et un regard aux profondeurs insondables  
Qui me fixe avec bienveillance.  
"Tu es dans ton rêve numéro dix-sept",  
Me dit-elle en me montrant l'image  
D'un étang dans les bois  
Où je nage la nuit  
Libre, épanoui de calme et de clarté lunaire.  
"Prends tout ton temps!" insiste-t-elle.

Alors que je m'apprête à la remercier,  
Toutes les paperades se mettent à vibrer  
Et tombent entre mes mains  
Dans un grand fracas cristallin.  
Tous les symboles occultes fusionnent  
En une vibration prolongée  
Jusqu'à former enfin  
Une phrase d'une sagesse merveilleuse.  
Je veux absolument la retenir  
Mais dans l'effort que fournit mon esprit,  
Voici que tout commence à se dissoudre,  
S'estomper, s'évanouir...  
Me revoici chez moi,  
À peine éveillé, par terre, au pied de mon chevalet,  
Au milieu de mes tubes d'or et de carmin  
Éparpillés parmi mes pinceaux  
Qui fleurent bon la térébenthine.  
Sur la toile, une chouette aux yeux bleus  
Perchée sur le fil d'émeraude qui relie deux grands chênes  
De part et d'autre de l'étang,  
Semble me fixer narquoisement.  
Sur le sol près de moi gît un petit carnet  
Où je peux lire en titre:  
"Mes plus beaux rêves ici seront notés,  
Fidèlement contés,  
Dûment numérotés".  
Je n'ai vraiment plus du tout sommeil!  
Souriant intérieurement,  
J'ouvre le petit grimoire et commence à écrire  
À l'encre mauve:  
"Rêve numéro 17 bis."

## Frédérique RAMOS Finaliste - Catégorie Adultes



# Les survivants

Loin, en-dessous, défilaient les paysages ravagés par le temps et les intempéries : des arbres calcinés, des prairies devenues déserts et des bâtiments effondrés, qui constellaient le décor de ruines.

Et loin, au-dessus de ce monde oublié, la Tribu des Exilés marchait.

Nos cordes s'étendaient vers l'horizon, traçant la silhouette infinie du chemin à parcourir. Depuis deux jours, enfin, la Tour de l'Est était entrée en vue ; si nous parvenions à maintenir le rythme, nous y serions d'ici la nuit.

Seulement, le vent était déjà levé. Les hirondelles volaient au ras du sol et même les pipistrelles les plus aventureuses n'avaient pas quitté leurs nids de la nuit. Il ne restait que nous, à la merci de violentes bourrasques qui nous poussaient de côté. Des nuages noirs s'amoncelaient dans le ciel, et leur amas d'ombre grondant progressait sans répit, bien plus rapide que nous.

En quelques minutes, le paysage fut noyé derrière des rideaux de pluie opaque. Mes vêtements se gorgèrent d'eau, alourdissant mes mouvements et perturbant mon équilibre ; harassée par des dizaines de jours de marche, je luttais pour rester debout, les muscles endoloris par l'effort.

L'entrée de la Tour apparaissait à peine quand j'entendis le cri :

« Paperade !! »

Avant même que j'aie pu comprendre l'avertissement, un morceau de carton me percuta de plein fouet. Déséquilibrée, je titubai sur quelques pas avant de me rétablir, l'adrénaline pulsant dans mes veines. Au travers des gouttes, j'aperçus la spirale des débris volants qui s'avançait vers nous ; papier, branches, tuiles, cailloux, des vestiges soulevés du sol, bringuebalés par la force démentielle de l'orage qui se déchaînait autour de nous.

Je courbai l'échine par réflexe, tentant d'éviter les projections. Les graviers volants entamaient le tissu épais de nos combinaisons, et il ne fallut pas longtemps pour qu'un caillou m'entaille la joue, puis un autre l'oreille. Je grimaçai de douleur alors que tout autour le vent hurlait, le tonnerre retentissait et résonnait, assourdissant ; la pluie dégoulinait sur mes yeux, et, éblouie par les éclairs qui déchiraient la pénombre, j'arrivais à peine à voir où aller. J'hésitai, vacillai, chancelai ; et mon pied se posa trop à droite.

Ma cheville se plia brusquement, mon pied ripa sur la corde, et la sensation du vide sembla engloutir ma jambe. Dans une seconde au ralenti, je compris avec une certitude absurde, épouvantable, que j'allais mourir.

Mais alors que je tombais, une main m'attrapa par le bras et me tira violemment vers le haut. Le choc manqua de disloquer mon épaule et je retombai lourdement sur la corde qui me plia en deux. Le souffle coupé par l'impact, la moitié du corps encore pendue dans le vide, terrifiée, je m'agrippai à la corde comme une forcenée.

Je savais que je devais continuer, avancer encore ; devant, les premiers arrivaient déjà à l'abri de la Tour. Mais ma cheville me faisait un mal de chien, je peinais à retrouver mon souffle et une branche épaisse me percuta brusquement dans le dos. Etouffée, ma vision se noircit alors que j'hoquetais désespérément en essayant d'inspirer. Je manquai tout juste de m'évanouir quand je réussis enfin à inhaler une gorgée d'air qui me brûla la trachée. L'eau qui ruisselait sur ma peau s'infiltrait dans ma bouche, entraînant avec elle des mèches de cheveux que je ne pris même pas le temps d'éloigner.

Je devais avancer. Je devais atteindre la Tour, sinon je mourrais.

Incapable de me relever, le corps tremblant, exténuée, je m'allongeai sur la corde, les jambes croisées en-dessous. Je me tirai vers l'avant aussi fort que je le pouvais, horriblement lente.

Mes bras me lançaient, déchirés par l'effort, la corde brûlait mon ventre et mes mains mais je continuai à me tirer en avant, encore et encore. Et enfin, entre deux éclairs blancs aveuglants, sous mes paupières la pluie noire se teinta d'orange.

Je puisai dans mes dernières forces pour me relever ; dans une dernière impulsion, je me projetai en avant.

J'atterris lourdement sur le rebord et commençai à glisser, mais je sentis des mains m'attraper et me hisser sur la plate-forme. Enfin protégée des torrents de pluie, étalée sur le sol, je vis les premiers arrivants tendre la main, crier aux suivants de sauter dans un chaos effroyable ; je vis les dizaines de personnes qui bataillaient toujours contre l'orage, courbées contre le vent, recroquevillées sur leur corde.

Sans réfléchir, je me relevai et tendis la main.

A l'horizon, la lueur d'une étoile se montrait enfin. La nuit était tombée, pour de vrai cette fois. Le cœur battant, effrayée par le bruit, la lumière et les cris, je suppliais le ciel de mettre fin à ce chaos. Mais une partie de moi savait que là-bas, sous le ciel calme, les Vautours avaient déjà repris leur traque. Une partie de moi savait que demain, quand l'orage serait passé, nous devrions reprendre la route. Parce que nous étions les Exilés, les survivants ; et que nous devions continuer à survivre, sur le fil...

## Maëlle SIFFERLIN

### Finaliste - Catégorie Adultes

# Petite chose

Je me tiens juste en équilibre  
Comme sur le fil du rasoir  
Funambule imaginaire  
Mon corps bascule  
De droite à gauche  
De gauche à droite  
Il n'y a rien pour me tenir  
Et pas grand-chose pour me retenir

Soudain, deux doigts s'approchent  
Comme un fil conducteur qui sait parfaitement où il va  
Je ne vais pas me laisser faire  
Pourtant ils m'attrapent  
Et me serrent violemment  
Près de moi quelque chose de doux  
Tente de forcer le passage  
Ça ne veut pas rentrer

Puis les deux doigts m'attrapent  
Je vais leur donner du fil à retordre  
Pas question de me faire entrer  
Là où je ne veux pas aller  
La résistance est comme une faible lueur tout au bout du chemin  
Cherchant le fil d'Ariane pour se libérer  
Elle clignote parcimonieusement comme un phare dans la nuit  
On croit qu'elle s'éteint mais non, toujours, elle revient

Et les deux doigts s'énervent contre cette drôle de chose  
Pleine de fils de la Vierge qui s'enroulent autour d'eux  
Comme des cheveux s'emmêlent autour d'un bigoudi  
La main se referme sur l'un d'eux, tout emberlificoté  
Fait prisonnier, il est prié de filer doux sans discuter  
Comme à la parade  
Droit comme un paperade  
Qui passe et repasse au pas cadencé

Maintenant, les doigts s'agitent furieusement  
Autour de moi, c'est le chaos  
Ma vie ne tient plus qu'à un fil  
Ils vont me lancer au loin, de colère ou de rage  
Et se débarrasser de moi  
Je me fais toute petite cachée autour du trou  
Souricette minuscule devant ce chas si grand  
Qui se lèche la bobine devant mon air terrorisé

Puis le silence enfin, les doigts m'ont oubliée  
Élegante pipistrelle, la tête à l'envers  
Je me demande ce que je fais là  
Suspendue dans le vide, Je me balance  
De droite à gauche  
De gauche à droite  
Comme un fil à plomb oublié, le long d'un mur, par un maçon facétieux  
Laissant là son ouvrage

Enfin les doigts me tirent, fort,  
Comme on suit le fil de l'histoire sans rien lâcher  
D'un coup sec, ils nouent mon destin et me coupent  
Je suis libre, ne trainant plus fil à la patte  
Oups ! j'ai oublié de vous le dire  
Mais vous l'aviez certainement deviné  
Dans cette histoire cousue de fil blanc  
Je suis l'aiguille de couturière

Isabelle GIRAUDOT  
Finaliste - Catégorie Adultes

# Petit frère

**S**amuel rêve dans le dortoir. Ils sont quatre dans cette chambre étroite. Il dormait avec son frère, c'était avant dans une autre vie presque normale. Depuis les juges aux affaires familiales les ont séparés. Pourquoi divise-t-on ainsi les fratries ? Double peine – Nathan, sa seule famille lui manque cruellement.

**U**ne chambre pour lui seul et puis quoi encore ? Il ne se plaindra pas de son sort, pour le juge des enfants ses 17 ans vont lui permettre un parcours scolaire spécialisé avec des éducateurs formés. Le français c'est une femme, deux heures avec elle, c'est pas lui qui pliera devant une meuf !

**R**ien n'impressionne cette enseignante, déjà vu passer beaucoup de ces petits délinquants. Ce Samuel dit Samy, forte tête, cachant sa vulnérabilité sous une carapace, très souvent dans ses insomnies lui apparaîtra sa petite gueule d'ange bouclée aux grands yeux couleur métal. Elle se présente, Madame Proust votre professeur de français. Samy rigole, fallait la faire celle-là, son prénom c'est Madeleine ! La classe pouffe, il prendra la porte comme beaucoup d'autres fois. Un vrai trublion, il va devoir baisser la garde, dompter son insolence. Il rédige bien, le meilleur élément de la classe. La prof a dit ; Samy pense Blablabla...

**L**undi et vendredi écriture de petits textes, libres ils seront de les partager, aucune contrainte. L'écriture, bonne thérapie pour ces ados marginalisés, canalise leurs trop plein d'énergie. Les textes de Samy sont très bons, drôles, parfois caustiques, souvent tristes aussi. Pas question pour cet éternel révolté de les lire et se donner en spectacle devant cette bande de bouffons.

**E**nfermé, assigné à résidence, un an encore dans cette taule, obéir, respecter les codes du vivre ensemble. Ah ! Ils savent s'y prendre pour l'emberlificoter. A 18 ans sûr il tirera sa révérence. Salut profs, garde chiourme. Tchao la compagnie et à jamais de vous revoir.

**E**llait pas le mettre en cage. Besoin d'encadrement, réécrire son histoire autrement, la réinventer à l'endroit.  
Le juge a dit.

**I**nstable, trop souvent il a perdu pied, fugué, volé ; disques, vélos, chaussures de marque. Ben quoi, tous les jeunes ont ça non ?

**L**e centre de rééducation surveillé sera pour lui la meilleure alternative pour son avenir. Quel avenir ?

Samy a dit.

Lui ce qu'il veut. Voir son petit frère Nathan. Des promesses lui ont été faites. Bientôt, peut-être ou pas. Des dossiers, encore des dossiers, marre de leurs paperades !

**D**ans le dortoir, trois compagnons de chambrée. Piaule pas très grande mais pas de barreaux à l'unique fenêtre. Bien fallu s'entendre pour éviter l'enfer. Quatre ados aux profils très différents apprendront vite à se connaître.

**U**n drôle de zigue le Léo, toujours la tête dans les nuages, un rêveur. Pourquoi il est là ? Il a une belle voix, fredonne toute la sainte journée ses trucs de vieux, Sardou, Bachelet et ses corons d'un triste ! L'autre Pierre là avec sa chanson du zizi beaucoup plus fun non ? Et un Johnny mettant le feu ça jeterai, franchement, mec change de répertoire...



**R**ichard dit Riri, son préféré, son pote, le clown, le blagueur, hâbleur, péteur aussi. Sourire toujours, jamais d'embrouille. La prof pour lui c'est Madame Proust.

**A** côté de lui Marcel avec son gabarit fait figure de brute. Son père l'a ainsi nommé en hommage à Cerdan, lui a appris la boxe pour se défendre dans la vie. Marcel s'en servira surtout pour la bagarre. Et le voilà ici. Entre les deux rebelles tout se joue aux regards, Samy plus malin gagne souvent.

**S**oirée réussie pour cette fin d'année. Tous participent, quelques-uns improvisent une chorégraphie sur un tube de Rihanna, Riri a raconté des blagues à Toto. Léo a chanté Mistral Gagnant avec sa belle voix d'enfant de chœur, Marcel, short court, débardeur blanc, gants de boxe a mimé un combat. Tout y est, œil au beurre noir, protège dents, esquives, uppercut. Il est Cerdan. Gros succès.

**O**ui, il a dit oui pour lire son texte. Il ne le sait pas encore mais une émotion sincère va le submerger malgré lui. Ses mots sont des cris d'amertume contenue. L'histoire de son petit frère raconte les foyers, la violence, les coups, le mépris et même le pire.

**I**mpossible de cacher sa souffrante bien palpable. Cet ado perdu a soudain le regard embrumé, noyé. Puis son phrasé se calme, sa voix s'apaise, débit plus lent, son visage s'adoucit. Le souvenir de Nathan l'habite. Tous ses copains chialent. Madame Proust émue est très fière de lui, la petite fête peut commencer, éducateurs et pensionnaires boivent un verre à la nouvelle année. Une heure est passée. Samy a disparu. Parti s'isoler un peu, évacuer le trop plein d'émotions ! L'ambiance de la soirée durera au-delà de minuit.

**R**asoir, il a dérobé des lames.

Encore combien de jours ici ? A quand une petite lueur d'espoir ?

Trop de chagrin, de peur, de manque. Riri rentré le premier découvrira son copain exsangue et ce n'est pas une blague. Tout le centre est bouleversé, les secours arriveront très vite. Samuel ne ratera pas son rendez-vous avec Nathan le fréro, son credo, sa douleur.

## Mathurine BECUWE Finaliste - Catégorie Adultes

# Le bout de la route

La voiture filait à faible allure, droit vers l'ouest, sur la route déserte. Alentour, la plaine, des champs labourés. De loin en loin, un bosquet, une intersection anodine et indifférente.

Le ciel crépusculaire était grandiose. L'autoradio fredonnait en sourdine. Ils se taisaient tous deux, perdus chacun dans ses pensées. Quelques notes de piano s'élevèrent, inattendues :

— Tim — ti li lim ti lim — ti li lim ta lim — tam... Il tourna la tête à demi vers sa passagère :

— Tu reconnais ?

— Bien sûr, dit-elle doucement au bout d'un moment. Amélie Poulain. « Sur le fil », de Yann Tiersen. On a vu le film ensemble. L'an dernier.

De la main droite, les yeux à nouveau rivés sur le bitume, il tourna le bouton du volume, et la grêle et touchante mélodie emplit graduellement l'habitacle. Il regardait devant lui, et pourtant il savait qu'elle avait des larmes plein les yeux.

Au loin, dans l'axe exact du ruban goudronné, se profilait, à peine visible sur l'horizon, la flèche de la cathédrale Notre-Dame, enveloppée de traînées orangées et rouge sombre. Ils se dirigeaient droit dessus; ils avaient abaissé les pare-soleil.

Autour du véhicule solitaire, palpitérent soudain des ombres furtives, inquiétantes, par poignées d'abord, puis en foule.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, alarmée. Des oiseaux ?

Le nuage bruissant se densifiait, froufroutant, obscurcissant le pare-brise et les vitres latérales.

— Pas des sansonnets, non. (Il fronça les sourcils). Des chauves-souris... Des pipistrelles...

— Des chauves-souris, en rase campagne? D'où sortent-elles ? (Sa voix grimpa d'une octave, puis se fêla, puérilement) — Qu'est-ce qu'elles nous veulent ?

— Je ne pense pas qu'elles nous veuillent quoi que ce soit. Elles volettent, c'est tout. Elles vaquent à leurs affaires.

— Mais pourquoi autour de nous ? Pourquoi nous accompagnent-elles ?

Il ne répondit pas. On distinguait le battement nerveux des ailes alentour, assourdissant les notes fragiles du piano, couvrant le ronronnement régulier du moteur. Il songeait aux « Oiseaux », de Hitchcock. Aux petits cris stridents des chiroptères, qui se réveillaient à la tombée de la nuit, dans les feuillages des flamboyants du Plateau, au cœur de cette ville africaine où il avait vécu près de trois ans : des milliers de tintements aigus, comme d'une pointe de fer sur une enclume, qu'il avait mis longtemps à identifier.

C'est au retour, après sa parenthèse par le Cap-Vert, puis le Portugal, qu'ils s'étaient rencontrés, dans le train de Hendaye à Paris. Elle lui avait laissé son adresse : elle continuait son voyage vers le nord de la France. Il lui avait écrit. Ils s'étaient revus, à Paris, puis avaient emménagé ensemble, dans un modeste appartement du 10ème. Et dans une salle de Montparnasse, ils avaient vu « Amélie Poulain », tendrement lovés l'un contre l'autre. Émus, ravis comme des enfants.

C'était du passé.

Elle allait habiter Senlis désormais, comme le leur rappelait le doigt discrètement levé et pourtant inflexible de la cathédrale. Lui rentrerait à Paris. Leur dernière escapade, douce-amère et déchirante, s'achevait ; Crépy n'était déjà plus qu'un souvenir à demi-effacé.

Le ciel s'assombrissait progressivement, mais à l'ouest, devant eux, les lueurs du couchant rougeoyaient toujours en silence. Les ombres incertaines s'allongeaient. La mélodie naïve serrait la gorge.

Dans un grand bruit de ressac, la cohorte agitée des pipistrelles s'éleva brusquement, et puis, en un mouvement de masse unanime, dépassa la voiture et s'évanouit dans l'espace. Il avait ralenti légèrement : une camionnette, sur la droite, marquait le stop, attendant patiemment leur passage. Il la distança, la vit dans le rétroviseur qui rejoignait à son tour en cahotant la départementale, uniforme et monotone. Loin déjà derrière eux.

Elle paraissait moins effrayée à présent, plus calme, et ses doigts jouaient machinalement avec la courroie de son sac à main, posé sur ses genoux. Elle voulut dire quelque chose, s'éclaircit la voix :

—Tu sais, commença-t-elle...

Mais elle n'alla pas plus loin, vaincue par un sentiment écrasant d'inanité. Qu'y avait-il à dire ? Il ne l'encourageait pas, en apparence indifférent, perdu dans ses pensées. Elle hésita, puis, troublée, toussota; tenta une autre piste :

—Ces chauves-souris...

Déjà, elle semblait changer d'idée.

—Quel ciel extraordinaire... Ce rouge... ces flammes...

Le rythme de la mélodie simplette et obstinée avait trébuché, puis s'était tu, comme étranglé; il coupa la radio. Le motif persistait à résonner au fond de lui. En elle aussi, peut-être. Il surveillait, dans son rétroviseur, la camionnette qui leur avait cédé la priorité. Elle n'était plus qu'à peine visible à présent, perdue déjà au loin, dans la plaine assombrie qu'ils fuyaient ; seuls ses feux de croisement la signalaient encore, auxquels s'ajouta soudain le battement furtif de son clignotant. Elle obliqua à gauche à un embranchement et disparut : il n'y avait plus rien. Rien que la monotonie de la route rectiligne, comme un fil étiré au milieu de nulle part, tendu, tout droit, sur vingt kilomètres. L'aiguille du compteur tremblotait mollement autour des 70 km/h.

Avait-il donc levé le pied depuis Crépy ?

Le soleil avait sombré derrière la petite ville, leur destination ultime, dont les premières cheminées commençaient à s'esquisser au loin. Il imaginait déjà les étroites rues pavées, les vieux murs, la mélancolie frileuse des tours de pierre. Hébergeaient-elles des chauves-souris ? Il ne l'avait jamais remarqué. Des corneilles, des freux, peut-être... Il crut entrevoir, flottant comme un sanglot dans le soir, des cohortes de spectres imprécis, plus pâles et vaporeux que les pipistrelles. Puis il tressaillit devant le nouveau spectacle qui s'imposait à lui.

Les ailes membraneuses, monstrueuses et noires, couvraient tout l'horizon, masquant complètement la flèche ténue de la cathédrale plantée sur son tertre, bien modeste Mont Chauve, étouffant le brasier du couchant ensanglanté.

—Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle à nouveau, recroquevillée au fond de son siège. Il serrait les dents, et ses jointures blanchirent sur le volant. La voiture, impassible, continuait son trajet, sur la route exempte de tout trafic. Il laissa sur la droite l'embranchement de l'A1, vorace, obscène et bruyante. Où avaient fui les pipistrelles ?

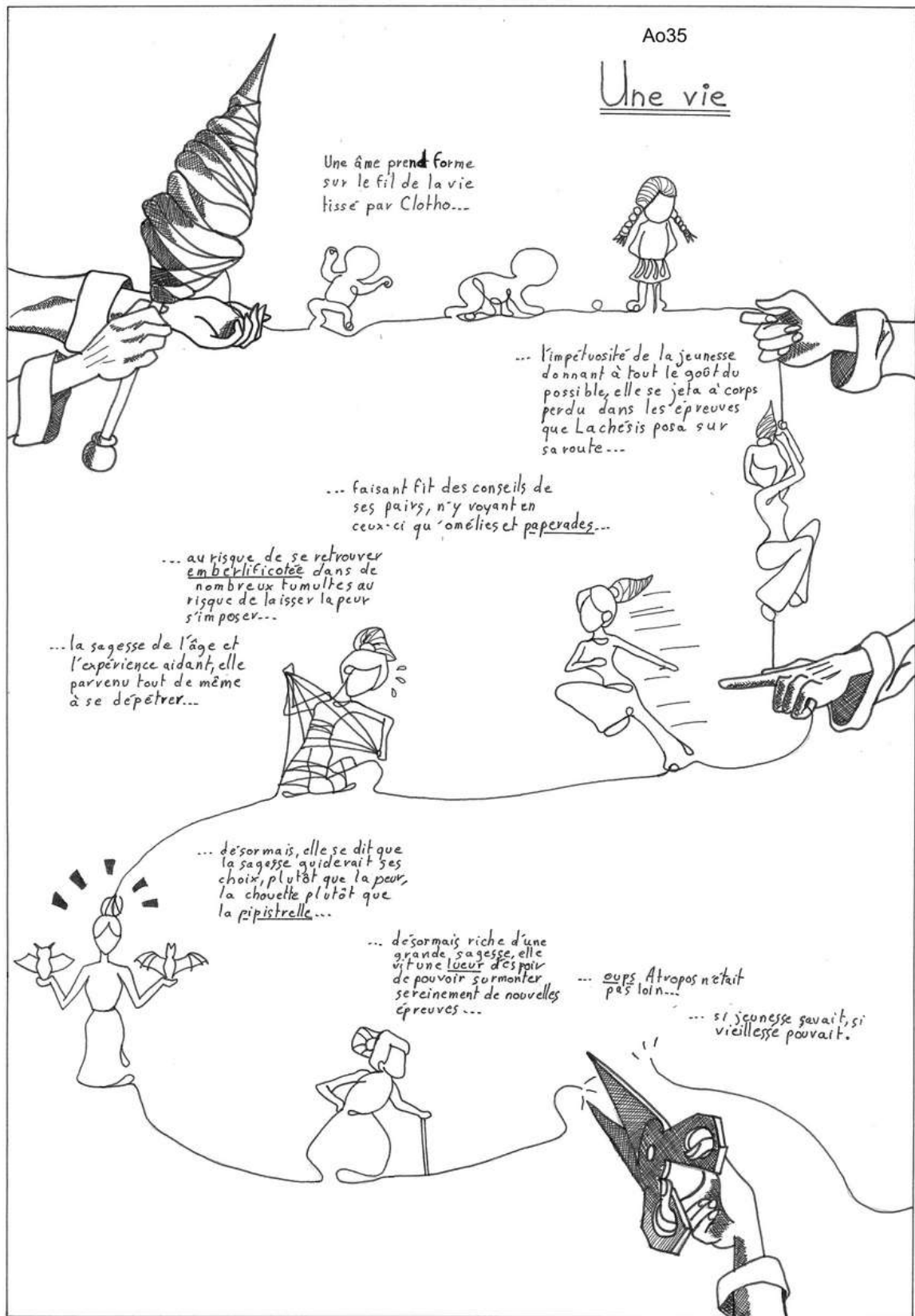
—C'est Elle, finit-il par lâcher. C'est la Souveraine...

Et du bout des lèvres, sans la regarder, il ajouta à mi-voix :

—La Paperade...

## Philippe CAQUANT Finaliste - Catégorie Adultes

# Une vie



Matthieu MICHAUD  
1er Prix BD - Catégorie Adultes



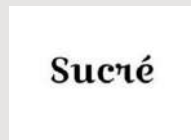
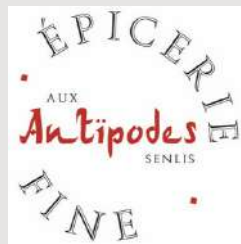
# Sous la voûte céleste



Adya MUKHERJEE  
2ème Prix BD - Catégorie Adultes



# Merci à nos partenaires



## Merci aux établissements scolaires:

Collèges Albéric Magnard, Fontaine des Prés, Anne-Marie Javouhey  
Lycées Saint-Vincent, Amyot d'Inville, Hugues Capet

Et à tous les professeurs, documentalistes et référents culturels qui ont aidé à la diffusion du concours: Cécile, Delphine, Florence, Emmanuelle, Sébastien, Sylvie...

## Merci pour leur aide à:

Alexandre; Alice; Béatrice; Camille; Catherine; Cathy; Caureen; Cécile; David; Delphine; Dominique; Elisabeth; Florian; Françoise; Gaëlle; Geneviève; Ghislaine; Gwenaël; Isabelle; Jacques; Janette; Jean-Gabriel; Jean-Marie; Jérôme; Julien; Lydie; Mallaury; Marie-Charlotte; Martine; Mélanie; Michèle; Sébastien; Sylvie; Véronique

## Merci à:

L'atelier Musiques Actuelles du Conservatoire de Musique de Senlis  
Théâtre Tiroir  
L'Art m'Attend  
Relais Culture  
Service Paysages  
Musées de Senlis  
service Logistique